# ZOOLOGIE.

## PARTICULARITÉS CURIEUSES

SUR

### DIFFÉRENTS REPTILES, INSECTES ET CRUSTACÉS D'ALGÉRIE,

Par M. Ernest COTTY.

## PRÉAMBULE.

L'année dernière, j'ai eu l'honneur de présenter à la Société, qui a bien voulu les admettre dans ses *Mémoires*, quelques observations sur des *Chasses de Coléoptères* que j'ai faites en Algérie, et une notice relative au *Bombyx cynthia*.

Tout ce qu'il y avait à dire concernant cette petite infraction, commise de ma part, à l'égard de nos statuts règlementaires, et qui a été acceptée avec indulgence, ayant été exposé explicitement alors, il n'y a pas lieu d'y revenir aujourd'hui. Mais il ne faut pas abuser néanmoins d'une autorisation irrégulière, peut-être trop bienveillamment accordée.



Numérisé par Google

J'aurais, certes, bien des remarques à faire encore sur ce riche pays, où le soleil n'est pas avare de ses rayons splendides, et où sa vivifiante chaleur fait éclore tant de brillants insectes, qui sont sans similaires dans nos régions picardes, artésiennes et flamandes, et tant de fleurs charmantes, qu'on n'admire ici que dans les serres chaudes ; mais il faut savoir se restreindre quelquefois, et réserver une place pour les productions d'histoire naturelle de la contrée qui doit spécialement attirer notre attention, et dans laquelle notre faune et notre flore sont circonscrites ; contrée qui a son charme aussi et sa poétique physionomie, moins expressive, sans doute, mais plus douce, plus calme, plus recueillie.

Malheureusement, je me vois forcé, cette fois encore, de franchir nos bornes septentrionales, de retourner en Algérie, pour y puiser les sujets dont j'ai à entretenir la Société Linnéenne, qui, je l'espère, voudra bien m'honorer de la continuation de la même tolérance bienveillante qu'elle m'a accordée en 1866. Ce que je vais dire se rapporte donc, de nouveau, à notre magnifique colonie du nord de l'Afrique, qui est, après tout, la fille bien-aimée de notre belle patrie.

Mais je compte certainement, l'an prochain, mettre enfin le pied, zoologiquement parlant, sur le territoire de la France, en traçant une esquisse ayant trait à d'intéressantes expérimentations et exploitations d'*Ostréiculture*, que j'ai été à même d'observer, en 1865, dans le bassin d'Arcachon, quoique mon examen ait été fait un peu à la hâte, et d'une manière qu'il n'a pas dépendu de ma bonne volonté et de mon désir de m'instruire de

Numérisé par Google

rendre moins superficielle. Je serai encore, j'en conviens, et à mon grand regret, fort en dehors des limites de notre circonscription ; mais enfin c'est déjà un léger acheminement pour y arriver.

Le côté occidental du département de la Somme et surtout les dunes qui bordent nos côtes de la Manche dans les cantons de Rue et de Saint-Valery, et qu'il me tarde d'explorer, plages sablonneuses et solitaires, riches en insectes et en plantes, seront probablement citées par moi, à leur tour, sous le rapport entomologique, avec toute la justice et les éloges qui sont légitimement dus à leur situation topographique exceptionnelle et pittoresque, quoique un peu restreinte, mais si appréciée cependant des amis de la nature qui connaissent cette précieuse petite Thébaïde !

En attendant, je désire traverser mentalement, une dernière fois, la Méditerranée, pour dire quelques mots sur les *Caméléons*, les *Cérastes*, les *Mantes*, les *Scorpions*, et terminer la série des sujets qui composent l'ensemble de ce nouveau tribut à la Société, par le récit d'une *Expérience trompeuse sur la Génération spontanée*.

Ce sera, en même temps, au fond de ma pensée, une nouvelle occasion de respirer les senteurs embaumées des orangers et des citronniers fleuris, qui forment une ceinture sylvestre admirablement belle autour de Blidah ; de revoir avec plaisir les cactus et les aloès qui bordent les sentiers, sous un ciel toujours bleu, pendant les trois quarts de l'année ; de cueillir de blondes et rafraîchissantes bananes, dont la chair a un goût de crème consistante ou butyreuse, parfumée légèrement des saveurs

Numérisé par Google

de la framboise et de l'ananas ; de suivre les contours sinueux des torrents ombragés de lauriers-roses, si chargés de fleurs, à la fin de l'été, qu'ils produisent, de loin, l'effet de longs rubans éclatants se déroulant à perte de vue dans les vallées,.. ces agrestes paysages où l'on voit, de distance en distance, quelque pauvre *douair* arabe, composé d'une vingtaine de tentes en laine de chameau, basses, grises, usées, déchirées, peu apparentes, tirées dans tous les sens par leurs piquets rustiques, entourées de broussailles épineuses, espèce de rempart frêle, élevé contre les rapines nocturnes des lions et des panthères, en somme misérables abris humains ressemblant rigoureusement, vus du sommet d'un mamelon voisin, à de sombres et gigantesques toiles d'araignées étendues à plat sur le sol !.. Ce sera un prétexte pour m'arrêter un instant au pied du dôme blanc de quelque *marabout* en vénération chez les musulmans ; pour m'asseoir à l'ombre des grands myrtes qui dominent la baie de Stora, ou des cèdres majestueux de la forêt de Téniet-el-Hâad, ou des palmiers superbes de l'oasis saharienne d'El-Aghouat, la patrie des autruches géantes, qui laissent au soleil le soin de faire éclore leurs œufs sur le sable brûlant... Ce sera un motif de faire fuir par surprise de vives et timides gazelles, des cygnes sauvages, blanches et gracieuses gondoles du lac Alloula, des outardes au riche plumage, qui habitent la région déserte des Hauts-Plateaux, des flamands blancs et roses, montés sur leurs longues échasses, de jolies poules-de-Carthage, aux œufs vert de mer, ou de grands gypaètes et des vautours fauves de plus de deux mètres d'envergure, qui planent au-dessus des

Numérisé par Google

gouffres du Rummel, autour du rocher de Constantine, l'ancienne *Cirta* romaine, capitale de la Numidie, résidence des Jugurtha et des Massinissa !.. Puis d'adresser enfin, soit par cette page de couleur locale, soit par ce qui va suivre, à cette terre africaine, à cette terre de liberté, resplendissante de lumière et de poésie, quelques paroles de doux souvenir !..

Je commence donc ma petite narration par le *Caméléon*, en suivant la hiérarchie des êtres qui est établie, d'après leur importance, sur l'échelle graduée de la classification zoologique. N'ayant à parler d'ailleurs que de cinq ou six animaux d'ordres divers, ce n'est absolument que par esprit de régularité que je suivrai ce rangement méthodique, qui n'a pas la moindre importance.

## I.

## CAMÉLÉONS.

Le *Chamæleo cinereus*, d'après Aldrovande, appelé aussi *vulgaris*, par Cuvier, *africanus*, par Schlegel, ou *Lacerta chamæleo*, par Linné, est le seul représentant, en Algérie, de la famille des *Caméléoniens*, dont on connaît une quinzaine d'espèces dans le monde. Ce curieux reptile appartient à l'ordre des *Sauriens*. Il est assez répandu dans la colonie, et principalement dans le Tell, c'est-à-dire sur la partie assez profonde du littoral qui porte ce nom. On le rencontre aussi au sud de l'Espagne,

Numérisé par Google

dans l'Andalousie, ainsi que dans tout le bassin méditerranéen. Il abonde du côté du cap Matifou, à 25 ou 30 kilomètres d'Alger, ainsi que la Tortue de terre, *Testudo pusilla* (Shaw) ou *mauritanica* (Guichenot). J'ai eu occasion de prendre toute une cargaison des uns et des autres, un certain jour, sur ce promontoire isolé et sans habitations où il ne s'aventure jamais personne, parce que ce n'est pas un point de communication ; mais je leur ai donné la liberté, ne sachant qu'en faire, lorsque cette conquête trop facile commençait à prendre une extension embarrassante.

Le Caméléon ne saute pas toujours à la vue, quoiqu'il soit d'une certaine taille, et qu'il atteigne de 25 à 30 centimètres de longueur et au-delà ; on ne le distingue pas aisément, à moins d'y être exercé de longue date, ou d'en faire l'objet d'une recherche spéciale ; car il est souvent d'un beau vert mat, à l'état de repos, et de la même couleur, à s'y tromper, que les jeunes tiges du laurier-rose, ou que celles de l'arbousier, du grenadier, de l'amandier, du lentisque ou du laurier-thym, sur lesquelles il réside philosophiquement des heures entières, sans bouger, guettant au passage quelque petit insecte à sa convenance. On le trouve cependant un peu partout, sur tous les arbres, les buissons, et même par terre, exceptionnellement, car il marche avec beaucoup de difficulté.

Le moment de l'année où j'en ai capturé la plus grande quantité et le plus commodément, ce n'est pas dans la belle saison, comme on pourrait le supposer, mais en hiver. Lorsque je retournais des pierres, souvent fort grosses, qui déroulaient ensuite en cascade jusqu'en bas

Numérisé par Google

du monticule en pain de sucre appelé *la Vigie*, tout près de Lalla-Maghrnia, à l'ouest de la province d'Oran, sur les confins du Maroc, rude travail manuel auquel j'avais quelquefois recours dans le but de chercher des Coléoptères, mes petits amis de prédilection, je découvrais fréquemment, bien nichés, bien abrités contre les rigueurs du froid, qui est assez intense en janvier et en février, dans cette localité, non seulement des Caméléons, mais une foule d'autres *Sauriens*, tels que des *Lacertiens*, des *Scincoïdiens*, entre autres le *Plestiodon Aldrovandi* (Dum. et Bib.), grand lézard très-remarquable, marqué de belles taches rouges ou orangées, blanches et noires, qui lui donnent un aspect d'arlequin ; puis des *Amphisbéniens*, notamment le *Trogonophis Wiegmanni* (Kauss.), reptile très-court qui paraît dépourvu d'yeux, mais qui en possède néanmoins de fort petits, cachés sous une mince écaille ; dont la queue obtuse est arrondie comme la tête qu'il faut regarder à deux reprises pour la distinguer, et dont le corps, de même grosseur d'un bout à l'autre, est d'un blanc jaunâtre, quadrillé de ponctuations noires ou brunes qui représentent exactement le dessin symétrique d'un damier. Je ne parle pas des *Ophidiens*, (*Péropodes*, *Colubrides*, etc.), dont je rencontrais à foison, et contre mon gré, de fort respectables échantillons tortillés en cerceau, et qui paraissaient très-contrariés et très-penauds d'être dérangés en sursaut de leur agréable somnolence léthargique. Il m'est même arrivé, une fois, de trouver ainsi, sous un énorme bloc de granit, dans un trou bien garni de paille et de duvet, toute une nichée de jolis petits lapereaux, qui ignoraient encore les dou-

Numérisé par Google

ceurs du serpolet ; ceci était l'idéal de la surprise, et m'a certainement causé plus d'étonnement que la découverte beaucoup trop commune d'un serpent enroulé comme un câble de navire.

Enfin, pour retourner à mes Caméléons, dont je fais l'histoire, ils pullulaient donc sous ces éclats de roches, où ils avaient pris leur quartier d'hiver, dans une complète abstinence, témoignant, par un sifflement particulier, leur mauvaise humeur et leur ébahissement d'être ainsi réveillés sans scrupule de leur soporifique engourdissement, sorte de demi-mort pleine d'attraits pour eux, et qui leur procurait sans doute de doux rêves printaniers.

Le Caméléon a en lui trois choses fort extraordinaires, indépendamment de sa forme générale : son changement de couleur, sa langue et ses yeux.

Son facies est remarquable par sa laideur repoussante et grotesque ; cependant le Caméléon n'a pas une mauvaise figure, car il n'est pas méchant, tant s'en faut, mais ce n'est pas un Adonis, du moins à notre point de vue. Il a l'air assez doux et même bonasse. Il faut dire aussi qu'on est prévenu en sa faveur, et qu'on sait que c'est un animal tout-à-fait inoffensif et timide, qui a conscience de sa faiblesse. Tout Caméléon vu est un Caméléon pris, car il n'a aucune défense, si ce n'est ce drôle de sifflement, si baroque, qui ne fait peur à personne, pas même aux enfants, qui simule le bruit que ferait un soufflet de forge lilliputien, et que mettent en jeu ses énormes poumons. Ce Saurien disgracieux est d'une maladresse, d'une gaucherie et d'une circonspection risibles dans tous ses mouvements, qui sont d'une len-

Numérisé par Google

teur auprès de laquelle la démarche peu assurée et cahotante de la tortue peut passer pour alerte et délurée.

Sa tête, bizarrement construite, avec son énorme bouche, démesurément fendue, et qui fait la moue, ou plutôt la lippe, parce que la lèvre inférieure dépasse la supérieure; sa tête, grosse, trapue, ramassée, n'est formée que d'angles rentrants et d'angles saillants, comme les cartilages de certains poissons osseux, tels que les *Lophobranches*. Son occiput, qui se redresse en pyramide, est à arêtes vives et tranchantes comme son dos, et rappelle un peu les casques du temps de la Ligue, appelés *salades;* ce qui ne donne pas pourtant au Caméléon le moindre air matamore et belliqueux.

Sa gorge est un véritable goitre, comme ont l'agrément d'en posséder les crétins du Valais et de la république helvétique. Ses mâchoires sont garnies de petites dents trilobées, qui n'ont rien de bien redoutable; cela serre un peu le doigt, lorsqu'on a la maladresse de le laisser prendre, et voilà tout. Sa longue queue préhensile, à articulations nombreuses et en scie, couverte de tubercules prismatiques, comme le reste du corps, est un puissant levier pour l'animal, qui l'enroule autour des branches, à la façon des singes et autres grimpeurs; ce qui le préserve de bien des accidents, de chutes fatales et inévitables.

Enfin, tout est bizarre et exceptionnel dans la construction de cet être singulier. Ses pattes, d'égale longueur, ont chacune cinq doigts qui sont divisés en deux paquets ou faisceaux, en forme de pinces, l'un de deux doigts, l'autre de trois, et placés d'une manière inverse

Numérisé par Google

dans les pattes antérieures et dans les pattes postérieures; c'est-à-dire que les mains de devant ont deux doigts en dehors et trois en dedans, réunis par une membrane analogue à celles des *Palmipèdes*, quoique plus rudimentaire, et que celles de derrière ont la disposition contraire. Les ongles qui terminent ces doigts rugueux et difformes sont crochus, afin que le reptile puisse se cramponner solidement aux branches après lesquelles il grimpe avec tant d'hésitation, et avec une si ridicule gravité.

La propriété qu'a le Caméléon de se ballonner, en se gonflant d'air à volonté, est due au volume excessif de ses poumons ; et c'est alors qu'en se dégonflant et en s'aplatissant il laisse sortir ce sifflement, ou plutôt ce soufflement, dont j'ai parlé plus haut, qui est une défense oiseuse, illusoire et négative. Dans cet état de boursouflure extrême, ce Saurien parait transparent ; on voit le jour à travers sa peau marbrée et chagrinée. Les Anciens, d'après cette apparence translucide, croyaient bonnement qu'il se nourrissait de l'air du temps.

Quant à ses changements de couleurs, ils ne se produisent pas, comme on est encore vulgairement porté à le supposer, en raison de la nuance des objets qui l'environnent ou sur lesquels il se trouve placé, mais selon ses impressions, ses besoins, ses passions, de même que sous l'influence de la lumière ou de l'obscurité. C'est calomnier le Caméléon que de lui attribuer, comme aux courtisans, l'adoption banale et irrésistible des couleurs dominantes qui l'avoisinent. J'en ai possédé un certain nombre, à différentes époques, soit en cage, soit sur des rameaux attachés au plafond, dont ils ne bougeaient pas

Numérisé par Google

pour happer les mouches qui venaient s'y poser, soit même en liberté, sur les rideaux de mon lit, et voici ce que j'ai remarqué : Ce reptile possède, en principe, une couleur qui lui est propre, verte, brune ou cendrée, avec des marbrures jaunes ou orangées sur les flancs ; mais, lorsqu'on l'agace, il devient presque noir, et toutes ses chamarrures en général prennent un ton plus foncé. La nuit le fait pâlir ; le demi-jour jaspe son corps des teintes les plus variées ; le grand soleil le noircit également, lorsqu'il s'y trouve exposé sans transition, et produit alors des colorations et des irisations chatoyantes sur toute sa peau, telles que pourpre, violet, bleu-acier, vert, jaune, lilas, gris, enfin toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et leurs dérivés intermédiaires. D'où proviennent ces colorations changeantes ? On ne les explique pas encore d'une manière certaine, mais quelques physiologistes les attribuent à des pigments cutanés. Toutes ces variations n'empêchent pas le corps du Caméléon de présenter toujours un dessin fondamental, invariable de forme. Immédiatement après sa mort, il devient tout noir, puis se décolore, et revêt, en se desséchant, une robe blanchâtre ou gris-pâle.

La langue vermiforme, visqueuse et agile, en forme de massue, pouvant se grossir ou s'amincir à volonté, offre aussi, chez les Caméléoniens, une bien curieuse et bien étrange organisation. Le reptile la lance comme une flèche, qui atteint toujours son but, sur les insectes dont il se nourrit, à une distance qui dépasse la longueur de son corps, et il la fait rentrer dans son gosier, chargée de sa proie engluée, avec la promptitude de l'é-

Numérisé par Google

clair. Cet organe, dont l'extrémité présente une sorte de tubercule en entonnoir, saisit, au premier contact, la victime qu'il porte dans la vessie ou poche à air formant sa gorge goitreuse. On n'est pas encore complètement d'accord non plus sur le mécanisme compliqué de cet appareil protractile, qui reste quelquefois inerte et paralysé pendant plusieurs mois de l'hiver, par la raison que le Caméléon, comme la plupart des animaux à sang froid, ne prend alors aucune nourriture.

A Maghrnia, où je possédais, dans une immense cage, des Caméléons, en compagnie d'autres Sauriens de toute espèce, pour étudier un peu leurs mœurs, je leur donnais à manger des mouches auxquelles j'avais soin d'enlever une aile, pour les rendre plus sûrement captives, et les empêcher d'échapper à la merveilleuse dextérité de la gent caméléonienne. C'était une curiosité, un plaisir, d'assister à ce spectacle, auquel on se serait oublié pendant des heures entières, sans s'en apercevoir. M. Albert Geoffroy Saint-Hilaire, qui a voyagé dans ces parages, en 1858, et qui a vu chez moi ces étonnants reptiles, s'en est beaucoup amusé.

Il fallait voir effectivement ces animaux engourdis, lourds, apathiques, ne faisant aucun mouvement du corps, accrochés à un branchage par leurs pattes et leurs queues, faire mouvoir les télescopes qui dirigent, en tous sens, chez eux, d'une manière protectrice, l'organe délicat de la vue ; il fallait les voir tourner en même temps ces yeux-binocles d'une structure si singulière, qui ressemblent à des lorgnettes de théâtre, avec la série de leurs anneaux s'emboîtant les uns dans les autres, en s'élar-

Numérisé par Google

gissant progressivement vers la base, les braquer, l'un à droite, l'autre à gauche, ou l'un en haut et l'autre en bas, puisque les nerfs optiques du système oculaire de ces reptiles fantastiques leur permettent cette excentricité inouïe d'avoir des regards divergents. Il fallait voir, en même temps, les manœuvres savantes, stratégiques et combinées des yeux et de la langue du Caméléon, pour bien connaître cet être énigmatique, dont on a déjà dit tant de choses, et au sujet duquel tout n'est pas encore dit.

C'est après la courte visite que voulut bien me faire M. Albert Geoffroy Saint-Hilaire, qui avait rencontré en route le frère du prince régnant de Mecklembourg-Schwérin, et qui voyageait de compagnie avec ce personnage, qu'une brillante *diffa* fut offerte, à leur départ, à ces messieurs, ainsi qu'à nous, près des piscines d'eaux chaudes d'Hammambou-G'hrara, à 12 kilomètres de Maghrnia, sur le chemin de Tlemcen. La *diffa* est un repas d'honneur et d'hospitalité, d'une rusticité grandiose, primitive et tout homérique, donné sur l'herbe par les chefs arabes, Khalifas, Aghas ou Caïds de la tribu ou de la contrée, et où l'on voit figurer le *kouskouss* traditionnel et des moutons rôtis, servis tout entiers, embrochés dans une longue perche.

Après cette collation pantagruélique, pleine d'une certaine grandeur, d'un caractère biblique et patriarcal, suivie du *kahouah* indispensable, pris bouillant dans de tout petits bols, chacun se quitta. On monta à cheval ; et je vis de loin M. Geoffroy Saint-Hilaire emportant au trot, dans une cravate noire, un vieux crâne fort bien

Numérisé par Google

conservé, dont je lui avais fait cadeau, qu'il regardait, à juste titre, comme un type pur de la race arabe, et qu'il destinait au cabinet d'anthropologie.

On trouve dans le ruisseau d'eau thermale qui s'échappe de la source bouillante d'Hammambou-G'hrara, auprès d'un bouquet de palmiers, la tortue appelée *Cistudo lutaria* (Gunther), dont la carapace est noire avec des points jaunes, et qui a une odeur nauséabonde de vase corrompue, très-désagréable; ce *Chélonien* aquatique nage à cœur-joie dans cette eau, d'une température cependant fort élevée, et qui possède en outre des principes sulfureux très-marqués.

J'avais eu occasion, quelques années avant, en 1851, en allant jouir d'un congé en France, après avoir fait partie de l'expédition de Kabylie, de remettre entre les mains de M. Lucas, pour le Muséum de Paris, un petit approvisionnement de Caméléons, conquis à Alger, avec quelques autres Sauriens, pour remplacer ceux qu'on avait été obligé de jeter ou d'empailler, par suite de mortalité, et dont il y avait pénurie alors dans la petite galerie qui sert de ménagerie à la belle collection de Reptiles vivants du Jardin-des-Plantes.

## II.

## CÉRASTES ou VIPÈRES A CORNES.

Le nom de *Céraste* dérive d'un mot grec (κέρας) qui signifie corne, parce que cette Vipère a sur la tête deux

Numérisé par Google

petites cornes, appendices qui lui donnent une physionomie toute particulière. Ce reptile appartient à l'ordre des *Ophidiens* et à la famille des *Hétérodermes*, d'après les anciennes dénominations. Il se trouve en Syrie, en Egypte, ainsi que dans les sables arides où commence le Sahara algérien et marocain, c'est-à-dire à l'entrée du Désert, où il est assez répandu; ce qui ne l'empêche pas de pulluler davantage encore, plus au sud, dans les contrées immédiatement anté-tropicales. Son vaste habitat traverse donc, sous ces latitudes brûlantes, tout le continent africain, de l'Océan Atlantique jusqu'à la Mer-Rouge, et au-delà.

L'*Erpétologie de l'Algérie ou Catalogue synoptique et analytique des Reptiles et Amphibies de la Colonie*, par M. Charles Lallemant, (pharmacien avec lequel j'ai eu autrefois quelques rapports d'entomologie), l'appelle *Vipera cerastes*, d'après Schlegel, Gervais et Latreille; d'autres auteurs le nomment *Cerastes ægyptiacus*. Cet Ophidien remarquable appartient, en définitive, selon la classification actuelle, à la famille des *Solénoglyphes* et au genre *Vipera*.

Sa longueur est de 50 centimètres environ; du moins ceux que j'ai vus avaient à peu près cette taille, mais pas plus; ils sont donc très-petits, et n'atteignent pas toujours, en Algérie, 45 centimètres. Il est présumable néanmoins que, comme l'indique M. Lallemant, ce reptile arrive jusqu'à 60 centimètres, et même jusqu'à 65, d'après Hippolyte Cloquet, qui a fait une *Faune des Médecins ou Histoire des Animaux et de leurs produits*, éditée à Paris, en 1823. Mais alors ce serait dans les

Numérisé par Google

contrées sahariennes ou égyptiennes plus méridionales encore, de même qu'en Arabie, que le Céraste parviendrait à ces dimensions un peu plus grandes, mais fort exiguës néanmoins.

Il est de couleur presque invariablement gris-cendré, avec des écailles imbriquées comme les tuiles d'une maison, et un peu hérissées ; il a six rangées à peine apparentes de taches irrégulières, passant d'un gris plus foncé que le reste du corps à une teinte bleuâtre assez terne. Au-dessus de chaque paupière, il existe une petite corne dure, mobile, pointue, légèrement courbe, à écailles granulées, marquées de cannelures longitudinales, de même aspect que les imbrications squammeuses du dos. Son ventre, comme chez la plupart des reptiles de cet ordre, est d'une couleur plus pâle, d'un blanc douteux teinté d'ocre. Ses yeux, à iris d'un vert tendre nuancé de jaune, sont fort jolis ; ils rappellent par la forme ceux d'un certain *Saurien* de la famille des *Geckotiens,* le *Platydactylus muralis* (Bibron), que l'on nomme vulgairement *Tarente,* à Alger ; quoique la couleur des yeux de ce dernier diffère de celle du Céraste, et qu'elle soit assez ordinairement d'un bleu-clair ou d'un vert indécis tirant sur le bleu.

Ce *Gecko,* dont je désire dire un mot en passant, par occasion, a le don d'exciter généralement une grande frayeur que rien ne justifie, si ce n'est sa peau qui est tuberculeuse comme celle de certains *Batraciens,* ou le contact de ses pattes qui forment un peu ventouse, pour bien s'appliquer aux murailles, aux rochers, ou aux vieux oliviers, comme ceux qui bordent les routes

Numérisé par Google

du *Frais-Vallon,* de la *Vallée des Consuls,* ou aux caroubiers du *Chemin des Aqueducs,* près d'Alger, de même que sur les vieilles terrasses de la ville ; ce qui occasionne, à la vérité, une sensation de froid assez désagréable. Pourtant c'est le plus inoffensif des Lézards, quoiqu'on dise communément *qu'il glace le sang ;* et ses belles petites mains, dont on a si peur, représentent exactement, par la forme et par la couleur, vues en dessous, les cinq pétales de la pervenche de ces contrées, qui est un peu pâlotte.

Mais continuons la description de notre Céraste. Ses yeux, outre ce que je viens d'en dire, sont très-fins, et leur prunelle étroite et dilatable comme celles des mammifères de l'espèce féline, examinée au grand jour, a un éclat tempéré, presque soyeux ou velouté. Il a de plus une expression de douceur à laquelle, Dieu garde ! il ne faut pas se laisser prendre, car cette insidieuse et séduisante fascination, si on la subissait pour capturer sans précaution cette petite Vipère, comme on fait pour une foule de Couleuvres, serait sans remède ! Cet ensemble donne une physionomie des plus accusées, qui étonne, à la tête du reptile, bien que cette tête soit obtuse et déprimée sur le devant, qu'elle aille en s'élargissant derrière les yeux, et en se rétrécissant considérablement près du cou, lequel est étranglé à sa naissance, signe caractéristique qui se reproduit du reste chez la plupart des autres *Vipérides ;* ce qui différencie essentiellement cette famille de celle des *Colubrides,* dont l'aspect facial a quelque analogie assez exacte avec la tête du lévrier, si l'on peut admettre cette comparaison *canino-ophidienne.* La gueule



Numérisé par Google

de la Vipère Céraste est, comme pour toutes ses congénères, un arsenal complet, formidable et terrifiant de petites dents fort aiguës, propres à charcuter très-dextrement les chairs ; armée de deux crochets mobiles qui inoculent le venin le plus dangereux dans la plaie saignante et donnent le frisson rien que d'y penser ; ces dents sont lisses, comme des dents de requin, et d'un beau blanc d'albâtre, semblable à l'ivoire précieux de l'hippopotame si recherché par les *ivoiriers* de Dieppe.

Dès les temps les plus reculés, ce terrible reptile a attiré l'attention du pays que traverse le Nil, presque à l'égal des crocodiles monstrueux qui alors habitaient en grand nombre au milieu des Nénuphars bleus *(Nymphæa lotus* ou *Nymphæa cærulæa)* et des joncs touffus qui tapissaient les eaux de ce fleuve justement célèbre. Parmi les hiéroglyphes des Egyptiens, dont l'explication a fait pâlir plus d'un Champollion, on rencontrait souvent le serpent cornu, à côté de l'Aspic au col boursoufflé, du Bousier sacré, de l'Ibis au long bec, animaux, entourés d'un magique prestige mêlé de crainte, qui figuraient sur les granitiques monolithes et sur les monuments les plus vénérés.

Le venin puissant qui pénètre dans la circulation du sang par la morsure que fait cette terrible Vipère, passe pour être des plus subtils, mortel, et, dans de certains cas, foudroyant.

Personnellement, je ne connais heureusement aucun exemple de la morsure du Céraste ; je ne puis donc pas certifier, d'une manière authentique, à la façon de Saint-Thomas, les effets désastreux occasionnés par les crochets

Numérisé par Google

venimeux de ce *Solénoglyphe ;* mais ces effets épouvantables ont toutes mes croyances, à cause des traditions populaires et même scientifiques, anciennes et modernes, à cause surtout des assertions de tous les Arabes nomades à qui j'en ai parlé, qui campent continuellement dans les régions où git cet hôte gênant.

Voilà ce que j'avais à dire pour la description de ce charmant petit Ophidien (autant toutefois qu'une Vipère peut avoir de charmes) ; la terreur qu'il inspire ne se mesure pas, comme on voit, à la taille.

Maintenant, je vais mentionner ce qui m'est arrivé en faisant plus amplement sa connaissance ; c'est une historiette qui possède, à mon avis, un mérite suffisant pour la rendre digne d'être racontée brièvement.

Le 14 février 1860, je quittais Oran, et je m'embarquais à Mers-el-Kébir (le *Portus-Magnus* des Romains), pour rentrer en France.

La veille, un pharmacien militaire de mes connaissances, M. Tessier, m'apporta chez moi, bien emballées, avec la prudence désirable (et repoussant toute espèce d'appréhension pusillanime, ces précautions étaient de rigueur), trois Vipères-cornues vivantes, qu'il recommanda à mon obligeance, me disant qu'il ne voyait que moi en ce moment pour accepter une pareille commission : il s'agissait de faire voyager dans ma compagnie ces intéressants reptiles, et de les donner de sa part à un naturaliste du Muséum de Paris où je me rendais.

Je me chargeai donc de la conduite, sur mer et sur terre, de mes singuliers compagnons de route, dont je pris le plus grand soin, et pour cause ; mais je n'eus la

Numérisé par Google

satisfaction de les voir que lorsqu'ils furent arrivés à destination, au Jardin-des-Plantes. Une inspection anticipée de leur être, avant le moment de nos adieux définitifs et de notre cruelle séparation, n'était pas indispensable.

Ces petites Vipères, si mignonnettes, étaient incarcérées dans un bocal en verre fermé avec un bouchon de liège percé de quelques trous pour laisser passer un peu d'air ; ce bocal, entouré de ouate, était enfermé à son tour dans une boîte en bois, à laquelle on avait pratiqué aussi plusieurs ouvertures avec une vrille ; et ce deuxième récipient, entouré de foin, était lui-même protégé par une seconde boîte également aérée, qui était le dernier rempart devant assurer ma tranquilité, en même temps que la conservation des gracieux Ophidiens qui, contre leur gré, avaient quitté les âcres senteurs de leur cher désert, pour aller s'étioler dans une des grandes capitales du monde civilisé.

De quelles précautions attentives et délicates ne furent-ils pas l'objet de ma part, à bord du navire qui faisait la traversée !... Le terrible colis restait dans ma cabine qu'il ne quittait pas ; et je me serais bien gardé de dire à qui que ce fût ce qu'il contenait, car, bien certainement, une telle indiscrétion de ma part aurait pu faire naître à bord une sorte de rumeur susceptible peut-être de dégénérer jusqu'à l'émeute, et il aurait fallu alors, bon gré mal gré, en arriver à la dure extrémité de jeter à l'eau ces pauvres petites bêtes innocentes ; car enfin, si Dieu les a faites venimeuses, ce n'est pas leur faute, et le Créateur avait évidemment ses raisons pour les créer ce

Numérisé par Google

qu'elles sont. Dans tous les cas, je ne les perdais pas de vue.

En tournant le cap sur les côtes d'Espagne, et faisant escale à Alicante, il me fallut néanmoins abandonner momentanément mes Cérastes à elles-mêmes, mais en recommandant bien au matelot chargé des détails du ménage de notre *carré* de ne pas toucher à la boîte secrète, parce qu'elle renfermait des objets très-fragiles d'histoire naturelle.

Seulement, la nuit, étant revenu à bord, et me trouvant étendu aussi mollement que le comportent les us et coutumes de la mer, c'est-à-dire pas trop sybaritiquement, dans l'espèce de tiroir ou de casier qui compose le lit et la chambre particulière de chaque voyageur, la cabine, en un mot, je fis un rêve médiocrement anodin, mais en harmonie parfaite avec la situation. La triple prison qui mettait en sûreté les Vipères et dont j'étais le geôlier, était ouverte, démolie, je ne sais par quelle circonstance fortuite et imaginaire, et les représentants dépaysés du Sahara algérien se promenaient onduleusement sur le pont; mais il n'y avait personne dans leur voisinage pour contempler à l'écart ce spectacle à émotions, surprenant et improvisé. Enfin, elles se précipitèrent dans les vagues, l'une après l'autre, sans savoir où elles allaient, par une écoutille du bastingage qui sert à laisser filer le câble amarré au cabestan. Je me figurais alors mes pensionnaires nageant dans ce monde aquatique et nouveau pour elles, et faisant connaissance, — devenant amphibies par la force des choses, — avec les Marsouins, les grands Chéloniens, les Poulpes et autres monstres

Numérisé par Google

marins, dont plusieurs ne sont pas tendres et ne plaisantent guère non plus... Mais je ne jugeai pas utile, à l'instar de Pharaon, de me faire expliquer ce songe par un autre Joseph naviguant sur notre pyroscaphe.

Enfin, tout se passa bien, et, malgré une assez grosse mer qui renversa et brisa de temps à autre quelque vaisselle de la *cambuse* où trône culinairement le *maître-coq*, en nous éloignant des eaux de la province de Valence, puis de celles des Baléares, et en nous approchant du fameux golfe de Lyon, qui n'est pas toujours *calme comme d'huile*, d'après le terme provençal consacré, nous arrivâmes sains et saufs, bêtes et gens, dans le port de Marseille.

Alors le voyage se simplifia et se régularisa ; mes trois Vipères montèrent en chemin de fer avec moi, et y passèrent un jour entier, nuit comprise, à côté des chapeaux ou des valises de mes voisins, qui fumaient tranquillement leurs cigares.

Je m'empressai de les remettre, très-vivantes, quoique un peu engourdies à cause du froid de la saison, au Muséum d'histoire naturelle, où je pus alors les examiner à loisir, le lendemain de mon arrivée à Paris, car je ne tenais pas essentiellement à rester dans leur société. Je n'en ai jamais entendu parler depuis.

Numérisé par Google

III.

## MANTES RELIGIEUSES ou PRIE-DIEU.

Les *Mantides* sont ces insectes verts ou gris, au corselet plat, allongé et rétréci à la base, qui rappelle le cou de la girafe ; aux longues pattes armées de griffes contractiles, organes redoutables de préhension ; aux hanches marquées d'une tache noire, ronde, placée intérieurement à la naissance de chaque cuisse, avec un point blanc au centre, comme pour mieux faire ressortir encore l'opposition de ces deux couleurs ; ces taches oculées, sur un fond vert d'eau, ont quelque chose d'extraordinaire, de surprenant, de stupéfiant même, que l'on peut comparer à l'œil d'un cyclope ; on songe vaguement, en les considérant, à Argès ou à Polyphème.

Et, tout en n'ayant pas la prétention de faire de l'histoire naturelle proprement dite, quoiqu'en se prévalant d'une rigoureuse exactitude d'observation, il est permis d'ajouter que les *Mantes* appartiennent au deuxième ordre des *Insectes*, les *Orthoptères*, dont ils constituent la troisième famille ; que leurs subdivisions en genres et en espèces sont suffisamment nombreuses et variées, pour qu'elles offrent beaucoup d'attrait et d'intérêt à être étudiées et groupées en collection. On peut dire encore que les Mantes sont généralement de grands insectes, longs et ventrus, qui ont une démarche spéciale, une désinvolture singulière, et enfin que la superstition ou les préjugés se sont plu à leur donner des dénominations bizarres, telles

Numérisé par Google

que *Sorcier, Spectre, Devin,* etc., en harmonie, du reste, il faut l'avouer, avec ces créations excentriques.

Mais je n'ai à m'occuper ici que d'une seule espèce de Mante, appelée vulgairement *Mante religieuse* et *Prie-Dieu (Prega-Diou)* dans le midi de la France, sans doute par suite de la posture simulant le recueillement que prennent souvent ces insectes, qui, véritablement, ont l'air d'une personne en prière, quand ils replient sur leur corps les longues articulations de leurs pattes antérieures.

Il n'est pas nécessaire non plus de faire un tableau rigidement photographié de leur physionomie et de leur attitude exceptionnelles, ni une analyse approfondie et correcte de leur facies; les livres scientifiques d'entomologie qui traitent des Orthoptères, donnent à ce sujet toutes les explications désirables et techniques, en français et en latin.

Tout le monde connaît la *Mante religieuse, (Mantis religiosa,* Linn.), ainsi que la *Mante prêcheuse* ou *oratorienne, (Mantis oratoria,* Linn.), sinon en réalité, au moins en peinture; car on ne commence à rencontrer le premier de ces deux insectes, si remarquable de formes et d'allures, qu'à partir du centre de la France, et quelquefois dans la forêt de Fontainebleau; cette espèce augmente de plus en plus, à mesure qu'on avance vers le sud. Les Mantes sont très-communes en Algérie, où elles ont un grand nombre de représentants, très-différents les uns des autres.

Je me rappelle toujours, chaque fois que j'en rencontre et que j'ai été longtemps sans en voir, comme il y a deux ans à Bordeaux, les impressions que je ressentis, étant

Numérisé par Google

tout jeune, en capturant pour la première fois cet insecte, qui trompe et mystifie si bien ceux qui l'examinent, avec son air de petit saint qui joint les mains, ses manières débonnaires et doucereuses, qui sont transformées, subitement et avec une perfidie calculée, en gesticulations méphistophéliques et furibondes. Ce fut vers 1830, — cela date de loin, — à l'Ile d'Oléron, dans les dunes arides, près d'une plage appelée la Côte-Sauvage, en face du pertuis de Maumusson, que j'eus l'insigne avantage de faire et de cimenter ma première connaissance avec la Mante religieuse, dont la vue cause toujours une certaine surprise mêlée d'appréhensions peu rassurantes; je fus donc piqué et égratigné jusqu'au sang par ses grands ongles pointus qui ne plaisantent guère, mais qui n'ont, du reste, rien de venimeux heureusement, il faut leur rendre cette justice. Tels furent les résultats inévitables de cette intéressante et mémorable entrevue.

La Mante a d'abord une certaine façon malicieuse, pour ne pas dire équivoque, de tourner la tête, de droite et de gauche, sans bouger le corps; puis elle lance, lorsqu'on la tient dans les doigts, les crocs recourbés en forme de faucille de ses pattes de devant, avec une rapidité vertigineuse, qui tient du maléfice et du sortilége. Ces vilains crochets, que l'on ne regarde jamais d'un bon œil, c'est-à-dire avec confiance et sans arrière-crainte, quelque résolu, quelque résigné ou tolérant qu'on soit, vous font rêver, d'une manière inconsciente, à je ne sais quels monstres antédiluviens, hideux et fantastiques, au *Dinotherium giganteum*, par exemple!..

Numérisé par Google

Il y a un proverbe qui dit que *les loups ne se mangent pas entre eux*. Non seulement ce proverbe est faux pour les loups, qui s'entre-dévorent parfaitement quand ils ont bien faim, la Russie en fournit des preuves chaque hiver, mais il est même faux pour les hommes, qui se mangent aussi un tant soit peu, à l'occasion, dans les îles de l'Océanie où la civilisation n'est pas encore très-accentuée. La seule différence qui existe entre les hommes et les loups, dans le cas présent, et qui peut être considérée comme une circonstance atténuante, si l'on veut, et militer en faveur des loups, c'est que les hommes qui en mangent d'autres aiment mieux les faire griller à point préalablement, tandis que les loups se contentent de dévorer leurs semblables tout crus, sans préméditation, avec simplicité et sans aucun assaisonnement. Il y a encore les malheureux naufragés que la nécessité rend quelquefois légèrement anthropophages, mais il n'y a rien à dire de ceux-là... *Dura lex, sed lex !*.. C'est la même manière de procéder qui est également employée vis-à-vis des leurs par les Scorpions, dont nous dirons un mot tout-à-l'heure, ainsi que par les aimables et sveltes Mantes religieuses et une foule d'autres habitants de notre pauvre petite planète, qui, au milieu de cette anthropophagie ou *bestiophagie* générale, tourne dans l'espace avec une immuable impassibilité autour de notre soleil, qui éclaire de ses rayons vivificateurs et resplendissants tant d'horribles scènes qui se passent journellement sur son infime et odieux satellite, le troisième par ordre de rapprochement de son seigneur et maître !..

Oui, ces Mantes si coquettes, si pimpantes, pour en

Numérisé par Google

revenir à elles, après cette petite digression, ces Mantes, disons-nous, couleur des prairies verdoyantes, couleur des émeraudes et de tout ce qu'on voudra qui est vert, gai, joli et rappelle le printemps, sont des insectes carnassiers à l'excès. Je ne sais si, à l'état de liberté absolue, ils mangent leurs congénères, mais je constate que la disette les rend féroces au suprême degré à l'état de séquestration.

Nous avons tous, sur les bancs du collége, dans des tentatives de narrations françaises plus ou moins bien réussies, assisté en frémissant à des combats de gladiateurs dans les cirques de Rome ; ceci n'est rien. Les gladiateurs ne faisaient que s'égorger sous les yeux de l'*Imperator*, en lui criant, lorsqu'ils passaient devant lui : *Cæsar, morituri te salutant !* mais ils ne se mangeaient pas !.. Les Mantes combattent en se dévorant à belles dents, c'est-à-dire avec leurs fortes mandibules, qui en tiennent lieu. Avec leurs redoutables ongles, atroces crampons enfoncés dans la chair de leurs victimes, elles empêchent celles-ci de se débattre dans leur agonie, ou de les dévorer, à leur tour, en leur imposant la dure peine du talion. D'ordinaire, c'est la femelle qui mange le mâle, généralement plus petit qu'elle, à l'instar de quelques araignées voraces, après le moment scabreux, dangereux et souvent si fatal de l'accouplement.

Il m'a été donné, il y a quelques années, en Algérie, d'assister à un combat à outrance entre Mantes de même espèce, des Mantes religieuses. Je vais essayer d'esquisser ce hideux et tragique tableau.

J'avais placé plusieurs de ces Orthoptères sur les ri-

Numérisé par Google

deaux blancs d'une croisée, d'où ils ne bougeaient pas. Ils étaient là depuis plusieurs jours. Fut-ce pénurie de mouches ou autres bestioles qui les fit se porter à cette cruelle extrémité, je n'en sais rien au juste, toujours est-il que je vis deux Mantes s'approcher tout doucement l'une de l'autre, se lancer de temps en temps des coups de pattes, avec une sournoiserie, une hypocrisie toute tartufienne ou machiavélique, sans pouvoir s'atteindre ; enfin l'une d'elles parvint à saisir l'autre, à bras-le-corps, si je puis dire, sans que cette dernière pût faire un mouvement, et elle la maintint vigoureusement embrassée, comme avec des tenailles, dans cette position épouvantable, dont il lui était de toute impossibilité d'échapper. Alors commença une scène horrible et irrémédiable, digne des contes d'Hoffmann, une vision réelle et palpable de cauchemar, qui attira mon attention surexcitée. C'étaient deux femelles d'égale grosseur et probablement d'égale force qui bataillaient ainsi ; mais la plus adroite, comme je viens de le dire, se rendit enfin, par la ruse et l'astuce, maîtresse de son adversaire. Elle commença froidement et avec le plus grand calme par lui ronger la tête, absolument comme si c'eût été une feuille de n'importe quelle plante, puis de là passa sans sourciller au thorax et ensuite à l'abdomen, dont elle laissa une partie, sans doute parce que sa faim était assouvie et qu'elle n'avait plus l'emplacement nécessaire pour faire disparaître intégralement sa compagne. Il ne resta donc sur le champ de bataille, c'est-à-dire sur le rideau, ou gisant par terre, après ce drame muet, plein d'horreur et de dégoût, qu'un lambeau pantelant du ventre, les

Numérisé par Google

pattes, les antennes et les ailes de la Mante dévorée !.. Voilà ce que j'ai vu ; assurément cela n'est pas beau.

Si ces insectes étaient de la taille d'un mammifère ordinaire, il serait impossible, je crois, d'assister à un spectacle aussi monstrueux ; cela donnerait le frisson, et l'on n'aurait pas le courage d'en voir la fin.

Ainsi se termina sous mes yeux l'existence d'une *Mantis religiosa,* mangée toute palpitante, bouchée à bouchée, par une autre *Mantis religiosa !..* Ce repas abject dura une demi-heure...

Que nous sommes loin de la poétique qualification provençale de *Prega-Diou,* et des simulacres de prière ou de religiosité dont il a été question plus haut !.. ce qui prouve qu'on ne doit jamais se fier aux apparences.

## IV.

## SCORPIONS.

Le plus laid et le plus repoussant de tous nos insectes aptères est à coup sûr le *Scorpion*. Sans savoir qu'il est venimeux, que sa piqûre est dangereuse, on s'en méfierait instinctivement, et l'on n'oserait certainement pas, en voyant sa mine hideuse, le toucher autrement qu'avec les plus grandes précautions, en se servant de pinces ou de petits bâtons, pour l'introduire dans la boîte, si l'on veut le prendre vivant, ou dans le flacon à alcool, lorsqu'on désire le conserver mort.

Numérisé par Google

Il y a beaucoup d'espèces de Scorpions. J'en connais trois en Algérie et deux en France.

Le *Scorpio europæus*, d'un brun noirâtre, qui a six yeux et 30 millimètres de longueur, habite le midi de la France, le Languedoc principalement ; il n'est pas très-rare aux environs de Montpellier et de Nîmes, dans les garigues, ou lieux arides. On le trouve également en Espagne et en Italie.

Le *Scorpio occitanus*, jaunâtre, qui a huit yeux et 50 millimètres de longueur, se rencontre dans les mêmes contrées que l'*europæus*, et en outre dans les états barbaresques.

Ces *Scorpionides* font partie du deuxième sous-genre, *Scorpio* proprement dit. Le premier sous-genre est représenté par les *Androctones*, dont les spécimens, en Egypte, en Tunisie et dans certaines contrées propices de l'Algérie, sont l'*Androctonus funestus* et l'*Androctonus quinquestriatus*.

Ces insectes appartiennent aux *Pédipalpes*, de l'Ordre des *Arachnides pulmonaires*. Ils n'ont rien qui les rapproche par la forme de la famille voisine de la leur, les *Aranéides*, si ce n'est, comme il vient d'être dit, le nombre exubérant d'yeux qu'ils possèdent.

Le Scorpion est comme cuirassé, et cette croûte ou enveloppe solide le protège contre bien des attaques que lui livrent ses ennemis, qu'il peut braver et narguer impunément, de la manière la plus tyrannique. Pourtant, selon les circonstances favorables ou défavorables pour lui, de féroce qu'il est d'ordinaire, il devient lâche et poltron. Sa forme générale est peu avenante ; elle est

Numérisé par Google

horrible, pour mieux dire. Son corps est jaunâtre, fauve ou noir et quelquefois velu ; cela dépend des espèces. Son abdomen est composé de plusieurs anneaux distincts; et les mâles sont plus petits que les femelles, qui sont ovovivipares. Il a huit pattes, comme les Araignées, ses proches parentes ; ces pattes sont de même teinte que le reste du corps, et parfois diaphanes. Il a en outre deux grosses palpes ou pinces cancroïdes, placées en sentinelles de chaque côté de la bouche ; ces appendices membraneux, démesurément longs, sont comme de véritables bras, n'ayant pas cependant le même usage de préhension que ceux des crabes auxquels ils ressemblent beaucoup ; ce sont comme des antennes monstrueuses et massives. Sa tête, peu apparente, qui semble ne faire qu'un avec le thorax, et qui est cachée en partie par la naissance des palpes tentaculaires, est si bizarrement construite, que les deux gros yeux principaux, tellement rapprochés l'un de l'autre qu'ils se touchent presque, et qui sont placés à sa base, sur la ligne médiane, ont l'air d'être enchâssés sur son dos comme de splendides topazes. Une rangée de deux ou trois yeux plus petits est alignée latéralement, de chaque côté, à l'autre bout de la tête, au-dessus des puissantes mandibules, près du bord antérieur du céphalothorax ; et il faut se servir de la loupe pour bien les distinguer, car ils se confondent avec la masse des tubercules granuleux et coriaces répandus autour de ces appareils de la vision. Il est donc doté avec la même prodigalité luxueuse que les Araignées, pour bien voir et guetter sa proie. Ces yeux sont généralement d'un beau jaune doré, fixes, tout

Numérisé par Google

grands ouverts, traitres et perfides comme ce qu'on appelle, en terme d'architecture, des judas et des œils-de-bœuf. Il a en dessous, entre le ventre et le corselet, deux *pectines* dentelées, ou excroissances blanchâtres, plates, mobiles, ressemblant à des sortes de nageoires, qui lui servent de crampons pour s'attacher aux objets qui l'environnent, de concert avec ses huit pattes crochues. Le Scorpion marche en avant, à reculons ou de côté, suivant la nécessité ou son caprice, et quelquefois très-vite. Sa longue queue est formée de six articulations bien distinctes, séparées entre elles par un profond étranglement, surtout de profil, dont les chapelets de cervelas des charcutiers peuvent donner une idée, si l'on peut employer cette expression porcinarienne, mais d'une exactitude rigoureuse de comparaison ; dans ces six articulations est comprise la dernière, celle qui constitue l'ampoule où est renfermé le venin, et qui est armée d'un dard ou crochet qui la termine, noirâtre, recourbé, très-résistant, d'une substance cornée, pareille, quant à l'aspect, aux épines des rosiers. Cet aiguillon possède à son extrémité deux orifices imperceptibles, même avec un fort grossissement, d'où s'épanche le poison subtil que sécrète une glande placée au bout du dernier segment de l'abdomen. Ce monstrueux *Pédipalpe* recherche l'obscurité, la nuit, comme tous ceux qui font le mal, et les lieux arides où il règne une certaine fraîcheur sans humidité. Il abonde sous les pierres et dans les ruines, où il se nourrit d'insectes, de larves, de chenilles, de cloportes, de petites scolopendres ; et souvent les alentours de l'endroit qu'il a choisi pour son gîte redouté sont dépeuplés

Numérisé par Google

et déserts, car il inspire la terreur et fait le vide autour de lui ; heureusement qu'il peut supporter une longue abstinence, car il ne trouve pas toujours de quoi satisfaire sa faim.

Je ne sais pas pourquoi cette vilaine bête a l'honneur insigne de faire partie des douze signes célestes, d'être l'une des constellations du zodiaque, dont le poète Ausone a réuni les noms dans ces deux vers latins, si connus des jeunes cosmographes :

*Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,*
*Libraque,* Scorpius, *Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.*

Cet hommage astronomique, qu'on a jugé à propos de faire au Scorpion, provient peut-être de ce que c'est surtout dans le mois de novembre, où tombe le huitième signe zodiacal qui porte son nom, que cet insecte pullule ou se reproduit le plus ; pourtant on le trouve à peu près toute l'année dans le nord de l'Afrique, mais plutôt encore en été, saison où il est plus alerte et plus remuant. Enfin, j'en chercherais bien la cause réelle, et je la trouverais certainement, mais je crois que cette perquisition n'est pas bien utile à mon sujet.

Je ne sais pas si j'ai tort, mais je ne crois nullement à la vertu prétendue merveilleuse de la macération de Scorpions dans l'huile d'olive, pour s'en servir au besoin afin d'atténuer les effets de la piqûre de cet Arachnide ; antidote que l'on appelle, pour ce motif, *huile de Scorpions*. Si ce corps humide et gras peut amoindrir un peu le mal, c'est simplement parce qu'il humecte la place où le venin s'est introduit ; car j'ai vu fréquemment, en expédition,



Numérisé par Google

au bivouac, des soldats piqués par cet animal, et auxquels le médecin prescrivait tout uniment des frictions d'eau fraîche, à défaut de topiques émollients ou d'ammoniaque. Ce dernier remède est, je crois, le plus efficace, lorsqu'on peut l'administrer immédiatement, *hic et nunc*. Les victimes en étaient quittes, le plus souvent, pour un certain malaise dans toute l'économie, une inflammation locale assez vive, avec ou sans tuméfaction purulente, et pour une grosse enflûre de la partie empoisonnée qui devenait bleuâtre, rappelant les repoussantes *éléphantiasis* que l'on rencontre quelquefois à Alger. Mais on ne s'en tire pas toujours à si bon marché ; cela dépend des espèces plus ou moins venimeuses auxquelles on a affaire, et de l'époque de l'année où la piqûre a lieu ; car dans les contrées équatoriales de l'Afrique, de même que dans l'Inde, où vivent les plus grands *Scorpionides*, leur piqûre peut donner la mort. Ceux-là sont des empoisonneurs de première force, qui auraient rendu jalouse la trop célèbre marquise de Brinvilliers, de funeste mémoire !

M. Amoreux, docteur en médecine à Montpellier, dans son ouvrage intitulé : *Notice des Insectes de la France réputés venimeux*, édité à Paris, en 1789, page 200, s'exprime ainsi :

« En recueillant les observations éparses chez les » auteurs, je trouve que la piqûre du Scorpion laisse » une marque rouge qui s'agrandit un peu et noircit » légèrement vers le milieu, qu'elle est ordinairement » suivie de douleur, d'inflammation plus ou moins con- » sidérable, d'enflure et quelquefois de pustules. Quelques » personnes ont éprouvé un mouvement de fièvre, même

Numérisé par Google

» des frissons et l'engourdissement. La frayeur d'une » personne sensible et délicate peut ajouter aux effets » de la piqûre. D'autres ont éprouvé, dit-on, le vomis- » sement, le hoquet, des douleurs par tout le corps et un » tremblement général. »

Je ne crois pas davantage à ce vieux conte populaire et suranné, qui consiste à attribuer au Scorpion sa propre destruction, lorsqu'on l'entoure d'un cercle de charbons ardents. J'ai renouvelé, après bien d'autres sans doute, cette puérile expérience, à Alger, en 1854, en présence d'une vingtaine de personnes, dont quelques-unes étaient incrédules et récalcitrantes à mon affirmation, et je leur ai prouvé, d'une manière ostensible, convaincante et indubitable, que si le terrible insecte finit par mourir, au milieu de cet entourage de feu, ce n'est pas par un suicide qu'occasionneraient la rage et le désespoir de ne pouvoir sortir de cet enfer, de cette incandescente et étroite prison, mais évidemment par suite des sensations de brûlures insoutenables que la chaleur excessive du brasier lui communique de toutes parts.

L'épreuve par l'eau a été tout aussi concluante ; car les Scorpions redoutent l'eau, presque à l'égal du feu. J'en avais placé deux ou trois sur une rondelle de bois, sorte de radeau qui surnageait au milieu d'un baquet plein de ce liquide. La première chose qu'ils firent, ce fut de vouloir se sauver ; ils tombèrent alors dans l'eau, au fond du baquet, où je les repêchai bien vite, pour les replacer à leur poste de navigateurs forcés, ou, si l'on préfère, d'*Argonautes* allant à la conquête de leur liberté,

Numérisé par Google

bien plus précieuse pour eux que toutes les *toisons d'or* du monde ; mais ils se gardèrent bien de recommencer le même manége. Ils firent prudemment le tour de leur île flottante ; et, lorsqu'ils furent bien convaincus qu'il n'y avait pas moyen d'en sortir, ils vinrent se placer tout consternés au milieu de la planchette, d'où ils ne bougèrent plus, jusqu'à ce que j'eusse pitié de leur infortune. Du reste, si leur commencement de noyade les avait rendus un peu circonspects et craintifs, c'est que cette tentative d'évasion qui leur avait si mal réussi, les avait mis dans une situation de torpeur qui avait peut-être compromis l'état de leur santé.

J'ai eu occasion aussi, en 1856, à Constantinople, où je suis resté un mois, après mon retour de Crimée, de prendre une autre espèce de Scorpions, d'une plus petite taille, mais possédant une vésicule de venin formidable, comparativement à la grosseur de l'insecte ; cette espèce est d'un beau noir brillant, à reflets bleuâtres. Il m'est même arrivé une fois, en dépouillant de vieux saules, près d'une ravissante petite maison de campagne en marbre blanc, dominant tout le féerique panorama du Bosphore, et que se faisait construire le sultan Abdul-Medjid, aux environs de la ville, de faire choir à mes pieds toute une nichée de Scorpions abrités sous l'écorce pourrie de ces arbres. Dans cette pluie de Scorpions, il m'en était tombé un dans le cou !.. Heureusement que, par un mouvement brusque, en me renversant en arrière, je suis parvenu à lui faire rejoindre par terre ses compagnons, et que j'en ai été quitte pour la peur ! Quant à cette horde infernale, je la détruisis impitoyablement et sans

Numérisé par Google

scrupule, par un écrasement général. L'espèce dont il s'agit diffère beaucoup de celles de France et d'Algérie ; je l'ai trouvée fréquemment à Constantinople et à Scutari, dans de vieux murs délabrés que j'explorais, en finissant de les démolir.

Quant à la férocité de ces affreux Arachnides, elle mérite d'être proverbiale ; et, si elle a des équivalents dans la création, elle ne peut pas du moins être surpassée. Ils dévorent souvent, et avec volupté, leur propre progéniture, à l'exemple de Saturne, qui, comme on sait, mangea ses enfants Pluton et Neptune, lesquels eurent le bonheur incompréhensible de revivre ensuite ; mais je crois que les Scorpions se garderaient bien, comme ce dieu mythologique, d'avaler une pierre en remplacement d'un de leurs petits, quelque supercherie que tentât de leur faire à ce sujet leur Cybèle *androctone*.

J'ai eu occasion d'en donner quelques-uns vivants au Muséum, le même jour où j'y ai porté des Cérastes ; et voici ce que j'ai observé. J'en avais réuni plus de vingt dans un petit coffret à dix-huit compartiments ; à mon arrivée, toutes les cases où il s'en trouvait deux au départ, n'en contenaient invariablement plus qu'un seul, plus ou moins invalide ou mutilé ; d'où il fallait naturellement conclure que ceux qui manquaient à l'appel, au terme du voyage, à Paris, avaient été dévorés sans quartier par ceux qui partageaient le même nid. Du reste, comme témoignages non équivoques de la scène de carnage qui s'était passée dans l'ombre, on pouvait compter en frémissant les vestiges de pattes et de queues des morts, jonchés autour des vivants !

Numérisé par Google

Ce sont, comme on voit, des animaux auprès desquels les Vipères à cornes, dont j'ai parlé plus haut, sont incontestablement d'une magnanime bonté d'âme !

Mais à quoi, dira-t-on, des bêtes aussi malfaisantes et aussi perverses sont-elles utiles ? Mon Dieu, je répèterai toujours, à ce sujet, ce que j'ai déjà dit maintes fois : que le Créateur a bien fait tout ce qu'il a fait, et qu'il n'a pas pu se tromper ; c'est l'homme qui se trompe souvent — *(Errare humanum est)* — dans ses appréciations et ses jugements. Mais les penseurs, les philosophes sérieux et perspicaces, placés au-dessus du vulgaire, voient les choses autrement et de plus haut ; et c'est d'après eux que je me suis fait, de longue date, cette conviction profonde et inébranlable.

Ainsi, Michelet, dans son ouvrage de haute valeur, l'*Insecte*, 4e édition, Paris, 1860, au chapitre X, l'*Insecte comme agent de la nature dans l'accélération de la mort et de la vie*, Michelet dit, non pas spécialement à propos de cet Arachnide abominable, mais au sujet de tous les insectes en général :

« L'insecte n'a pas mes langages. Il ne parle ni par » la voix, ni par la physionomie. Par quoi donc s'ex- » prime-t-il ?

» Il parle par ses énergies :

» 1° Par l'action immense de destruction qu'il exerce » sur le trop-plein de la nature, sur une foule d'existences » trop lentes ou morbides qu'elle a hâte de faire dispa- » raître.

» 2° Il parle encore par ses énergies visibles, surtout

Numérisé par Google

» au moment de l'amour, ses couleurs, ses feux, ses » poisons (dont plusieurs sont nos remèdes).

» Il parle enfin par ses arts, qui pourraient féconder » les nôtres. »

« Pour répondre à nos petitesses, à nos dégoûts, à » nos terreurs, aux jugements étroits, égoïstes, que » nous portons sur ces choses, il faut rappeler les grandes » et nécessaires réactions de la nature.

» Elle n'a pas marché avec l'ordre d'un flot continu, » mais avec des retours, des reculs sur elle-même, qui » lui permettaient de s'harmoniser. Notre vue myope, » qui s'arrête quelquefois sur ces mouvements rétro- » grades en apparence, s'alarme, s'effraie, méconnaît » l'ensemble.

» C'est le propre de l'Amour infini, qui va créant » toujours, à chaque création qu'il fait, de la porter à » l'infini. Mais, dans cet infini même, il suscite une » création d'antagonismes qui réduira la première. Si » nous lui voyons produire de monstrueux destructeurs, » soyons sûrs qu'ils arrivèrent, comme remède et répres- » sion, pour arrêter des monstres de fécondité. »

Numérisé par Google

## V.

## MOUCHES ET CRUSTACÉS,

### OU

### EXPÉRIENCE TROMPEUSE SUR LA GÉNÉRATION SPONTANÉE.

Je ne veux pas me hasarder à m'étendre bien longuement sur le sujet si controversable et si controversé de la génération spontanée, qui a soulevé, dans ces derniers temps, une polémique brûlante et passionnée entre les partisans du système qui l'admet, pour de certains êtres de la création à peine perceptibles au microscope, et entre les partisans du système opposé, qui refusent de l'admettre.

C'est une étude d'ailleurs trop complexe, trop hérissée de difficultés sans nombre, pour que j'ose me permettre de pénétrer dans le vif de cette grave question, d'aborder de front ce dilemme épineux, dans le but d'en indiquer sommairement le pour et le contre, d'après les inductions des sommités scientifiques qui ont traité de l'*Hétérogénie*. Car, effectivement, lorsqu'on voit des savants, des princes de la science et de toutes les sciences humaines, se livrer à ces sortes de joûtes d'érudition, ayant pour armes offensives et défensives leur savoir réciproque uni à des convictions profondes, à de magistrales expérimentations ; qui ont les mains pleines de preuves difficilement réfutables, même par les adeptes, tout cet appareil imposant de grands noms et de gros livres vous fait

Numérisé par Google

hésiter, tergiverser, ébranle vos croyances déjà fort peu assises, aussi bien pour la génération que pour la non-génération spontanée.

On appelle génération spontanée ou directe celle qui s'affirme par des procédés en dehors des lois ordinaires de la procréation, qui échappent à notre raison, et dont la nature paraît seule encore avoir le secret.

S'il y a en effet une chose contestable dans la science, — bien plus encore que ne l'a été la fameuse mâchoire humaine antédiluvienne de Moulin-Quignon, découverte qui a soulevé tant d'orages autour du nom de M. Boucher de Perthes, qui, aujourd'hui, à si juste titre, est un triomphateur ; — s'il y a un fait énorme, inoui et incompréhensible, c'est bien la formation d'êtres animés ou de plantes microscopiques qui s'engendrent et se développent sans la participation d'animalcules ou de végétaux formant leur parenté ascendante, et en tout semblables à eux !

C'est bien le cas de placer ici l'épigraphe si bien choisie que la Société entomologique de France a inscrite en tête de ses *Annales :*

*Natura maximè miranda in minimis !*

M. le docteur Pouchet, qui est une autorité sur le sujet difficile des générations spontanées, paraît avoir définitivement et victorieusement placé la question qu'il a étudiée avec tant d'opiniâtreté minutieuse, sur ses véritables bases; et, malgré les dénégations de l'académie, à cette époque, d'après le journal *L'Ami des Sciences*,

Numérisé par Google

l'hétérogénie, telle que l'interprète et l'explique si clairement et avec tant de certitude le célèbre physiologiste de Rouen, qui a fait des milliers d'expériences micrographiques fondamentales et décisives, l'hétérogénie, disons-nous, semblerait aujourd'hui, — d'après lui, — irrévocable et fondée.

Qu'en sait-on ?

Est-ce que toutes les découvertes des hommes n'ont pas eu de tout temps des détracteurs et des contradicteurs ? Est-ce que tout ce qui est la vérité aujourd'hui n'était pas l'erreur hier ? Est-ce que l'humanité, depuis qu'elle existe, n'a pas toujours, après bien des tâtonnements et des illusions, oscillé de la négation au doute, et du doute à l'évidence ?.. Le mouvement de la terre a été nié, les effets de la vapeur ont été niés. Mais, à la longue, ce qui était considéré comme erreur dans le passé, est devenu vérité dans le présent, ou le deviendra dans l'avenir. La science a fait grandir l'homme, à mesure qu'il a appris à soumettre à sa volonté, à sa puissance et à ses recherches infatigables tous les agents de la nature, et qu'il a glorifié sa royale individualité dans la création, par le travail, la persévérance et la foi, c'est-à-dire par le feu sacré !

Mon Dieu, il s'est bien trouvé des érudits, mais d'un tout autre ordre d'érudition, qui ont été jusqu'à nier l'existence d'Homère, et à attribuer ses œuvres immortelles à différents rapsodes ; il n'y a rien d'étonnant que la micrographie moderne, assez éloignée de l'époque de la conception de l'Iliade et de l'Odyssée, ait trouvé de chauds défenseurs pour préconiser la spontanéité dans

Numérisé par Google

la génération des infiniments petits, ainsi que de non moins chauds défenseurs pour soutenir l'opinion contraire, et que chaque camp ait entraîné sous sa bannière des prosélytes chaleureux et convaincus !..

Il y aurait alors imprudence, témérité et déraison de ma part, à vouloir aller sur les brisées de ces maîtres ès-sciences des secrets de la vie, à nager dans leurs eaux, et à avoir l'outrecuidance, que rien n'autorise, de donner seulement à supposer que j'ose être assez hardi pour les suivre, même de fort loin, sur cette mer houleuse et pleine d'écueils.

En présence donc de ces débats ardus et ardents de cette hétérogénie éternelle et toujours nouvelle, mais encore inexpliquée, et qui a pour étude les générations directes des êtres et des plantes rudimentaires, débats dont j'ai même une assez vague connaissance, j'avouerai que si je ne les ai jamais suivis bien attentivement, c'est d'abord parce que je les considère comme au-delà de ma portée et de mes aptitudes, et ensuite parce que je n'ai pas à ma disposition en permanence tous les principaux ouvrages, tous les documents spéciaux, anciens et récents, élaborés d'une manière si minutieusement approfondie sur cette merveilleuse doctrine ; et puis, quand bien même je possèderais tous ces renseignements lumineux et indispensables, suis-je bien certain qu'il ne me serait pas impossible encore, en peu de temps et sans préparation, n'ayant rien expérimenté par moi-même, de me bien pénétrer de ces arguments serrés, quoique pleins d'une sagace lucidité, qui ont demandé à leurs auteurs de si longues veilles, de si studieuses et patientes recherches ?

Numérisé par Google

Je n'ai donc pas la prétention, ou plutôt la candeur, de vouloir m'imposer cette tâche maladroite et inutilement pénible de trop feuilleter des livres graves et fort étendus, qui pour la plupart seraient lettre morte pour moi, ou à peu près, par la raison qu'il faut être déjà passablement initié à ces sortes de travaux, pour bien les comprendre, en pondérer d'une manière judicieuse les données scientifiques, en un mot, pour en faire son profit et avoir l'avantage ensuite, si l'on peut, d'en faire bénéficier les autres. Je me vois donc forcé de décliner, dans ma sage et prudente humilité, toute espèce de compétence ayant une valeur sérieuse et décisive en pareille matière.

Mais, m'objectera-t-on alors, avec une apparence de raison, pourquoi en parlez-vous ? Rien ne vous y oblige.

Cet argument *ad hominem* a du bon, et paraît de prime-abord assez fondé. Aussi, pour ma justification, je n'hésite pas à confesser que si j'en parle, c'est parce que, venant de parcourir à la hâte quelques ouvrages afférents à ce sujet qui me sont tombés sous la main, j'espère néanmoins que ce que j'en dirai ne sera pas tout-à-fait vide, parce que je veux faire quelques citations remarquables, puisées aux sources vives et fécondes que je viens de consulter ; et parce que je dois relater ensuite, sans parti-pris, mais avec le courage et la conscience qui conviennent, une tentative que j'ai faite, il y a longtemps, quelque naïve et puérile qu'elle paraisse, dans un but de curiosité, bien que selon mes idées d'alors je n'y crusse guère plus qu'aujourd'hui, afin de tâcher, autant qu'il m'était possible, de soulever un tout petit coin du voile cachant les secrets de ce grand mystère qui demeure

Numérisé par Google

toujours inéclairci ou insondable pour bien des gens, même pour les hétérogénistes qui en ont fait pourtant l'objet des plus délicates études.

Je dirai donc ce que j'ai expérimenté pour mon propre compte, ce que j'ai vu pour arriver à un résultat quelconque, puisque mon inexpérience avouée à ce sujet ne me donne pas le droit d'émettre une opinion valable et plausible, mais au moins pour ma propre satisfaction, pour pouvoir dire que je n'étais pas complètement indifférent et étranger à une question dont la portée est d'un immense intérêt et des plus instructives dans les fastes de la science des êtres innombrables qui sont l'œuvre de Dieu.

Je raconterai donc ingénument les résultats de l'unique expérience que j'aie tentée, dont je ne suppose pas certes avoir l'honneur de l'invention, et qui a trait indirectement à la génération spontanée ; je ferai suivre cette épreuve équivoque (qui, malgré son apparente frivolité, m'a semblé encore assez curieuse pour que j'en parle) de quelques considérations qui ont le mérite fort mince de m'être toutes personnelles, et qui assurément n'en valent pas mieux pour cela. Je donnerai donc franchement ces observations pour ce qu'elles sont en définitive, ayant au moins la bénigne consolation, qui ne fait de mal à personne, de me dire, avec Alfred de Musset :

*Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.*

Pourtant, avant de commencer mon historiette pseudo-hétérogénique, si je puis m'exprimer ainsi, à laquelle je

Numérisé par Google

ne puis guère songer maintenant sans sourire, j'estime qu'il serait assez utile de la faire précéder des citations textuelles que j'ai promises, aussi réduites que possible, puisées dans les ouvrages pris à droite et à gauche, et avec un choix un peu guidé par un heureux hasard, de quelques auteurs qui ont traité *ex professo* ce sujet important, afin d'indiquer ou plutôt d'effleurer ce qu'ils en pensent, et afin de faire voir aussi, en même temps, que je ne m'abuse nullement sur la valeur négative ou un peu risquée de mon expérimentation.

Je n'ai pas l'intention d'entrer dans les considérations des naturalistes anciens qui ont été les défenseurs de la génération spontanée, tels qu'Aristote, Pline, Diodore de Sicile et bien d'autres, d'abord parce que je ne les connais pas suffisamment, ensuite parce que cela entraînerait des longueurs fastidieuses et à peu près inutiles, et surtout parce qu'ils sont trop fortement distancés par les connaissances actuelles. Je ne crois pas devoir pénétrer davantage dans les dissertations plus savantes de la pléiade des expérimentateurs modernes, animés des mêmes principes, et qui s'appellent Buffon, Gassendi, Bory de Saint-Vincent, Cabanis, Rudolphi, Bremser, Tiedemann, Bérard, etc., etc., parce que cette tâche inopportune me mènerait encore plus loin, et que ce serait mêler trop de puissantes autorités à une expérience assez futile en elle-même et par trop élémentaire, pour ne pas me servir d'une autre qualification que j'ai au fond de ma pensée et au bout de ma plume; attendu que cette pauvre petite expérience n'a pas même le mérite de se rapporter aux *Infusoires*, ni aux *Entozoaires* des auteurs dont je vais

Numérisé par Google

parler, mais tout bonnement à des *Insectes* proprement dits, qui sont d'un organisme fort compliqué, — ce qui en conséquence rend inadmissibles ou plutôt impossibles les résultats trompeurs que j'en ai obtenus.

J'ajouterai que si je me permets de rapporter des fragments du texte de plusieurs écrivains célèbres sur cette matière, c'est pour que ce bon grain, semé de distance en distance, aide à faire passer mon ivraie.

Je laisserai également de côté les *Expériences pour servir à l'histoire de la génération des animaux et des plantes*, par l'abbé Spallanzani, le célèbre professeur d'histoire naturelle à l'université de Pavie, ouvrage édité à Genève en 1786, qui a fait beaucoup de bruit dans son temps, et qui est précédé d'une *Ebauche de l'histoire des êtres organisés avant leur fécondation*, écrite par Jean Senebier, ministre du Saint-Evangile et bibliothécaire de la République de Genève, et où ce commentateur s'exprime de cette manière :

« Il (Spallanzani) nous apprend ainsi à ne pas décider » qu'il n'y a rien d'existant là où il n'y a rien de visible ; » et qu'il n'y a point de fœtus avant la fécondation, parce » qu'on n'avait pas encore su les voir. »

Je ne dirai que fort peu de chose de la *Philosophie zoologique* de Lamarck, professeur de zoologie au Muséum d'histoire naturelle, membre de l'Institut ; ouvrage fort important, édité à Paris en 1809.

Je n'en citerai que le passage suivant, tome second, page 62 :

« Ils reconnurent donc (les anciens philosophes) qu'il » s'opérait des *générations directes*, c'est-à-dire des gé-

Numérisé par Google

» nérations opérées directement par la nature, et non » formées par des individus d'espèce semblable ; ils les » nommèrent assez improprement *générations spontanées;* » et comme ils s'aperçurent que la décomposition des » matières, soit végétales, soit animales, fournissait à » la nature des circonstances favorables à la création » directe de ces corps nouvellement doués de la vie, ils » supposèrent mal à propos, qu'ils étaient le produit de » la fermentation.

» Enfin, comme à ces époques l'histoire naturelle » n'avait fait presque aucun progrès, et qu'on n'avait » observé que très-peu de faits relatifs aux productions » de la nature, les *Insectes* et tous les animaux que » l'on désignait alors sous le nom de *Vers,* étaient re- » gardés généralement comme des animaux imparfaits » qui naissent, dans les temps et les lieux favorables, » du produit de la chaleur et de la corruption de diverses » matières.

» On croyait alors que la chair corrompue engendrait » directement des larves qui, par la suite se métamor- » phosaient en mouches ; que le suc extravasé des végé- » taux qui, à la suite de certaines piqûres d'insectes, » donne lieu aux noix de galle, produisait directement » les larves qui se transforment en *Cinips,* etc., etc. ; » ce qui est tout-à-fait sans fondement.

» A mesure que l'on sentit la nécessité de recueillir » des faits, et d'observer avec précision ce qui a véri- » tablement lieu à cet égard, on parvint à découvrir » l'erreur où les anciens étaient tombés : des hommes » célèbres par leur mérite et leurs talents d'observation,

Numérisé par Google

» tels que Redi, Leeuwenhoeck, etc., prouvèrent que » tous les insectes, sans exception, sont ovipares, ou » quelquefois en apparence vivipares ; qu'on ne voit » jamais paraître des *Vers* sur la viande corrompue, que » lorsque des *Mouches* ont pu y déposer leurs œufs ; » enfin que tous les animaux, quelque imparfaits qu'ils » soient, ont les moyens de se reproduire et de multiplier » eux-mêmes les individus de leur espèce. »

J'ai tenu à citer ce passage de Lamarck, à le mettre à l'appui, pour ainsi dire, de cet opuscule fantaisiste et léger, afin qu'il soit bien constaté, bien avéré que si je crois, dans une certaine limite, à la génération spontanée de certains *Infusoires*, je n'y crois nullement lorsqu'il s'agit de larves donnant naissance à la *Mouche* qui dépose ses œufs dans la viande plus ou moins faisandée, malgré l'expérience fallacieuse, quoique fort extraordinaire, que j'en ai faite, et dont je donnerai les détails tout-à-l'heure.

En attendant, je ne puis résister au désir de citer encore un autre passage, tiré du *Dictionnaire abrégé des sciences médicales*, édition Panckoucke, Paris, 1823.

Voici ce qu'on lit dans cet excellent ouvrage, tome huitième, page 268 :

« Les antagonistes des générations spontanées ont » objecté que, malgré la difficulté d'expliquer l'origine » des animalcules microscopiques, et quoique les parents » de tous ne soient pas connus, on a cependant la certi- » tude que plusieurs engendrent. Or, disent-ils, l'analo- » gie, sur laquelle reposent la plupart de nos connais- » sances, doit porter à croire qu'il en est de même pour » tous les autres. Mais rien n'est moins démontré que la



Numérisé par Google

» nécessité d'adopter une pareille conclusion, et surtout » de soutenir que, si quelques animaux microscopiques » ont la faculté de produire leurs semblables, tous pro- » viennent d'autres animaux semblables à eux et anté- » rieurs. A la vérité, Spallanzani assure sérieusement » que plusieurs bravent l'action d'un feu de réverbère, » et que les germes de quelques autres ne souffrent pas, » quoiqu'on les expose à la chaleur de l'eau bouillante. » Mais personne ne croit aujourd'hui à d'aussi étranges » assertions ; elles sont inconciliables avec l'excessive » délicatesse de texture de ces animaux, qui périssent » tous, comme chacun sait, aux approches d'une saison » rigoureuse. S'ils sont si éphémères, s'ils ont une exis- » tence si frêle et si fugace, conçoit-on que leurs pré- » tendus germes ne partagent pas le même sort, et alors » comment parviennent-ils à se régénérer dans la saison » chaude, où on les voit paraître par myriades? Spallan- » zani pour rendre raison de leur apparition, a imaginé » que leurs germes sont disséminés dans l'air, qu'ils » tombent dans les infusions, et qu'ils s'y développent » quand celles-ci sont propres à favoriser leur dévelop- » pement. Les fauteurs de cette étrange doctrine n'ont » donc pas réfléchi qu'il en coûterait moins, ou qu'il » n'en coûterait pas plus à la nature de créer directe- » ment des animalcules microscopiques, que de conserver » des molécules organiques voltigeant au hasard dans » l'atmosphère, en courant le risque de ne jamais ren- » contrer ni les circonstances, ni les substances propres » à les mettre en état de se développer.

» Quelques animaux microscopiques se manifestent

Numérisé par Google

» dans des circonstances singulières ; mais on n'a pas » manqué non plus de subterfuges pour se tirer de ce pas » embarrassant. On a dit que chez eux la vie peut être » suspendue durant un laps de temps fort long, et qu'on » parvient ensuite à la leur rendre en les plongeant dans » l'atmosphère qui leur convient. Ainsi le ***Rotifère*** étant » réduit à l'état de mort par la destruction, se ranime » et se met à nager quand on l'humecte. On l'a rendu » à la vie après l'avoir tenu pendant deux années en- » tières dans du sable sec. Spallanzani l'a fait sécher » onze fois, et revivre autant de fois. Mais cette asser- » tion est-elle admissible ? La vie n'existe plus là qu'en » puissance, en un mot, il s'y en trouve seulement en- » core les conditions et non la réalité. Dans ce cas, nul » doute qu'il ne s'opère une nouvelle création, une nou- » velle vivification, plutôt qu'une véritable ressuscitation.

» Les ***Vers intestinaux*** ont fourni des armes plus » avantageuses aux partisans des générations sponta- » nées, et embarrassé bien davantage les adversaires » de ce système. Ces vers se développent dans le corps » d'autres animaux. On les rencontre souvent dans des » cavités, dans des tissus où il est impossible de suppo- » ser qu'ils aient pénétré en les perçant : tels sont les » ***Filaires*** qu'on trouve étendus le long de la colonne » vertébrale ; les ***Gordyles***, qui viennent dans la chair » des muscles ; les vers ***Hydatidaires***, qui habitent la » profondeur des viscères. L'état organique de l'individu » sur lequel ils vivent en parasites, influe sur l'existence » de ces animaux ; ainsi l'inflammation, ou du moins » un degré de surexcitation vitale qui s'en rapproche,

Numérisé par Google

» provoque la formation des *Hydatides*, comme l'irrita-
» tion des voies digestives, portée seulement au point
» d'exalter habituellement la sécrétion des follicules mu-
» queux, favorise la naissance et la multiplication d'une
» foule d'autres entozoaires. C'était bien là le cas de
» croire à une génération directe et spontanée, comme
» le font aujourd'hui Rudolphi, Bremser et les esprits
» les plus éclairés. Mais on aima mieux imaginer des
» germes d'une ténuité excessive qu'on fit charrier par
» les vaisseaux avec des fluides circulatoires, et déposer
» çà et là avec les produits des sécrétions et des exhalai-
» sons, etc., etc. »

Si je me suis étendu, peut-être un peu plus longue-ment que je n'en avais l'intention, sur la citation extraite du *Dictionnaire abrégé des sciences médicales* de 1823, c'est qu'il m'a été impossible d'en retrancher les para-graphes les plus saillants, par la raison que tout ce que j'ai rapporté m'a semblé également digne d'intérêt. Il était aussi d'une certaine importance de faire connaître à quel degré, à cette époque, en était la science de l'hété-rogénie. Il est vrai que j'aurais pu ne prendre que la subs-tance, faire un résumé de cet article, mais j'aurais craint alors, en l'écourtant outre mesure, d'en dénaturer le sens.

Les considérations que développe l'auteur de ce travail, dont je ne connais pas le nom, au sujet de la fécondité incroyable des *Infusoires* et de leurs transformations successives; l'opinion qu'il émet: « qu'il n'en coûterait » pas plus à la nature de créer directement les animal-» cules microscopiques, que de conserver des molécules » organiques voltigeant au hasard dans l'atmosphère; »

Numérisé par Google

les résurrections ou revivifications des *Rotifères*, après une mort ancienne ; les *Entozoaires* variés prenant naissance et se développant dans toutes les parties du corps des animaux ; tous ces faits prodigieux n'étaient-ils pas dignes en effet d'être relatés presque dans leur entier? Je n'ai donc pas pu faire autrement que de me laisser entraîner à citer textuellement toutes les curiosités de cette réelle fantasmagorie, dont la plupart sont presque autant admises et préconisées maintenant, que combattues, contestées, dénaturées ou même niées par les physiologistes modernes.

Puissent donc un jour, qui n'est peut-être pas loin, après tant de désaccords intermittents ou sans cesse renouvelés, les *hétérogénistes* et les *panspermistes* enfin réconciliés une bonne fois, dormir en paix et se donner la main!

Je demanderai la permission, pour continuer mes citations, déjà fort longues, de relater encore celle-ci, jugement un peu contradictoire et contre-partie de ce qui précède, et qui est puisé dans le *Traité élémentaire de Physiologie humaine*, par J. Béclard, professeur à la faculté de médecine de Paris, 3e édition, Paris, 1856, page 1076 § 426:

« *Génération spontanée.* — Lorsqu'on met dans l'eau » des substances animales ou végétales, et qu'on aban- » donne le vase qui les contient à l'air libre, il se dé- » veloppe bientôt dans la macération des animalcules » microscopiques (*Monades, Trachélies, Enchélides, Pa- » ramécies*, etc.). D'où proviennent ces animaux, aux- » quels on donne souvent le nom d'Infusoires ? Malgré » un très-grand nombre d'expériences, la question de » savoir si ces animaux élémentaires peuvent naître

Numérisé par Google

» *spontanément*, par la désagrégation et l'organisation » de débris animaux ou végétaux, est encore aujourd'hui indécise et partage les naturalistes.

» Ce qui est certain, c'est que leur développement ne » s'opère qu'à l'air libre et sous l'influence d'une certaine température. Lorsqu'on place la substance organique dans de l'eau distillée, après avoir chauffé le » tout à 100 degrés, pour détruire tous les germes d'animalcules qu'elle pourrait contenir, et qu'on supprime » le contact de l'air en bouchant le vase ou en l'étirant » à la lampe, il ne se développe pas d'animalcules.

» Les *Vers intestinaux* ou *Entozoaires*, animaux d'une » organisation généralement assez compliquée et pourvus d'organes génitaux distincts, ne se développent » jamais par génération spontanée dans le corps des animaux vivants, ainsi qu'on l'a quelquefois supposé. » Ceux qui se trouvent dans le tube digestif ou dans les » bronches des animaux peuvent s'y introduire par les » voies naturelles, soit à l'état de développement plus » ou moins avancé, soit à l'état d'œuf. Quant à ceux qui » existent dans l'intérieur même des organes, il est vraisemblable qu'ils y ont été portés par les voies de la » circulation. Les fines membranes des vaisseaux d'un » petit calibre ne constituent pas un obstacle infranchissable à ces animaux, lorsqu'ils n'ont encore que de » petites dimensions. Les Entozoaires trouvés dans l'intérieur du corps des fœtus encore contenus dans le » sein maternel, ont pu s'y introduire au travers des » minces parois des vaisseaux placentaires.

» Des auteurs, amis du merveilleux, font naître des

Numérisé par Google

» animaux microscopiques dans des infusions de marbre » et de granit, dans des dissolutions de sel marin et de sal- » pètre. Il serait superflu de réfuter ces erreurs : on peut » affirmer aujourd'hui que ces animaux provenaient du » dehors. Quand on s'est prémuni contre les apports de » l'air atmosphérique, les animalcules n'ont plus reparu. »

Voici ce que dit à son tour sur les *Entozoaires*, M. Flourens, membre de l'Académie des Sciences ; cet article extrêmement curieux a été publié en mai 1861, dans le *Journal des Savants*, et reproduit par la *Revue des Deux-Mondes* :

« Pendant longtemps la théorie de la génération spon- » tanée avait pu invoquer en sa faveur un fait vraiment » étrange et inexplicable en apparence : c'était l'exis- » tence des *Entozoaires* ou vers intestinaux. La présence » de ces vers qui naissent jusque dans les tissus les plus » secrets, jusque dans l'intérieur des muscles, dans l'in- » térieur du cerveau, semblait un véritable mystère ; » eh bien ! ce mystère est aujourd'hui expliqué, et l'o- » rigine de ces êtres étranges est ramenée aux lois ordi- » naires de la reproduction ; seulement elle nous offre un » des cas les plus merveilleux et les plus étranges de la » théorie des métamorphoses. C'est ce qui est décidément » établi par les beaux travaux de M. Van Beneden. Qui » se fût douté, avant ce savant, qu'un ver parasite fut » destiné à passer sa vie dans un animal, et l'autre par- » tie dans un autre, qu'il dût vivre à l'état fœtal dans » un animal herbivore, à l'état adulte dans un animal » carnassier ? C'est pourtant ce qui arrive. Ces animaux » changent en quelque sorte d'*hôtellerie*. Ainsi le lapin

Numérisé par Google

» loge et nourrit un ver parasite qui ne deviendra adulte » que dans le chien ; le mouton nourrit le *Cœnure*, qui » dans le loup devient *Ténia*. Tout ver parasite passe » par trois phases : la première est celle de l'œuf pondu » dans l'intestin du carnivore et rejeté par celui-ci ; la » seconde celle de l'embryon : l'œuf est avalé par l'her- » bivore, avec l'herbe qu'il broute, et il éclot dans son » estomac ; la troisième est celle de l'adulte, celle-ci a » lieu dans le corps du carnivore qui se nourrit d'her- » bivores. Tout le mystère est expliqué sans génération » spontanée.... »

Voilà à peu près les principales citations que j'avais à faire, pour donner quelque poids à ce petit article, qui ne signifierait pas grand chose, sans cette adjonction indispensable.

J'y ajouterai encore, comme pour le bouquet, quelques renseignements tenant du prodige, que me fournit, au moment de fermer mes livres à peine entr'ouverts, *l'Ami des Sciences*, journal hebdomadaire, publié par M. Victor Meunier, ouvrage rempli d'excellentes données hétérogéniques, qui a commencé à paraître en **1855**, et s'est continué jusqu'en **1862**.

Le tome premier de cet ouvrage remarquable dit, toujours à propos de génération spontanée, que :

« Le principal obstacle vient de l'excessive petitesse » des êtres soumis à l'observation ; petitesse telle que, » malgré toutes les précautions, il n'est jamais certain » que des germes organiques ne se sont pas introduits » par le véhicule de l'air ou de l'eau, ou par l'intermé- » diaire même des substances sur lesquelles on opère,

Numérisé par Google

» dans les appareils qui sont le théâtre de l'expérience. » Ainsi, les animalcules connus sous le nom de *Monades*, ont 1 millième de millim. de diamètre ; les *Spores* » (ou graines) des *Mucédinées* sont renfermés au nombre » de plusieurs milliers dans de petites outres, dont plusieurs milliers tiendraient dans l'espace occupé par la » tête d'une épingle ; l'eau distillée jusqu'à cinq fois renferme encore des molécules organiques ; enfin la poussière qui voltige dans l'air contient de petits corps » susceptibles de se renfler dans l'eau, et que Schultz » regarde comme des Monades desséchées ; elles revivent » dès qu'elles sont humectées. »

Un peu plus bas, on trouve cette merveilleuse expérimentation qui semble tenir de la magie la plus invraisemblable, et devant laquelle les plus célèbres prestidigitateurs de notre époque ne sont que des pygmées et des maladroits :

« M. Gros ayant pris de la marne à 7 mètres de profondeur l'ensemença d'*Englènes* et la recouvrit d'un disque de verre. Il vit les *Englènes* se *parafisser* (expression technique qui signifie se diviser en plusieurs » parties égales) et produire les unes des animalcules qui » moururent, les autres des cellules qui se convertirent » en *Navicules* ; d'autres enfin se mirent à végéter, non » pas seulement à la manière des conferves aquatiques, » mais comme des mousses arénicoles ; à la fin de l'expérience, elles avaient atteint une hauteur de 15 millimètres. Ainsi on peut semer des animaux et récolter » des plantes. Il n'y a pas de ligne de démarcation entre

Numérisé par Google

» les deux règnes végétal et animal ; il n'existe, à pro-
» prement parler, qu'un seul règne organique. »

Nous sommes bien loin, je présume, de connaître à fond les secrets les plus infinis de la nature, qui ne nous sont dévoilés que lentement et un à un, après de bien ingrates investigations. Mais nous sommes néanmoins par ces études, que je qualifierai de cryptogéniques, sur la trace des plus grands mystères, et peut-être arrivés de plus en plus au moment décisif et solennel de les expliquer couramment. Jusqu'où ne nous conduit pas en effet, en l'admettant, la transformation inexplicable d'animalcules en plantes? L'imagination la plus vagabonde et la plus échevelée ne peut pas rêver de plus prodigieuses réalités.

C'est ainsi que l'homme arrivera peu à peu, en pénétrant dans le sanctuaire de toutes les œuvres étonnantes de la création, à se rapprocher de plus en plus du souverain Créateur de tant d'harmonieuses et sublimes merveilles, et à le glorifier dans une religieuse admiration !

Enfin, en février 1859, tome cinquième, le même ouvrage fait mention d'une expérience on ne peut plus intéressante de M. Pouchet ; expérience que je ne puis passer sous silence, et qui sera la dernière de mes nombreuses citations et de mes explorations dans le domaine si vaste et si mystérieux de la science hétérogénique.

Voici ce passage que je regretterais de n'avoir pas transcrit :

« On ramasse une innombrable quantité d'animalcules
» microscopiques à la surface d'une macération. Ce sont
» des *Kolpodes*. Il y en a plein une cuillère à café. On

Numérisé par Google

» les verse sur une plaque de cristal, et, au moyen d'une » petite molette, on les triture, on les broie, on les por- » phyrise pendant deux heures.

» Les *Kolpodes* ne forment plus qu'une pâte homogène » composée de granules de la plus extrême finesse. Cette » pâte est délayée dans 80 grammes d'eau distillée. Puis » on fait de cette eau deux parts. Une moitié est filtrée » et reçue dans un verre à expérience ; l'autre moitié » non filtrée, est déposée dans un second verre. Enfin on » recouvre les deux verres d'une cloche de cristal inco- » lore, et on abandonne l'expérience à elle-même.

» Quatre jours après, la température ayant été en » moyenne de 25 degrés (dans le laboratoire lieu de » l'expérience), on explore les verres. On s'attendait à » y trouver des *Kolpodes*, à en trouver un plus grand » nombre dans le vase dont l'eau n'avait pas été filtrée. » Rien de tout cela.

» Le verre d'eau filtrée contient une innombrable po- » pulation de *Vorticelles* et rien que des *Vorticelles*. Le » verre d'eau non filtrée contient des *Monades* et rien que » des *Monades*. Et les Monades sont en petit nombre ; » de sorte que, contrairement à ce qu'on eût présumé, » l'eau filtrée est beaucoup plus riche que l'autre en » animalcules.

» La *Panspermie* explique-t-elle cela ? Si les Infusoires » proviennent d'œufs en suspension dans l'air, pourquoi » point de *Kolpodes*, qui pullulaient dans le laboratoire? » Pourquoi des *Vorticelles* ici, des *Monades* là? »

Cette dernière expérience de M. Pouchet est incroya- ble, quoique véridique. Que diraient les Nicolas Flamel

Numérisé par Google

et les Cagliostro, tous ces forcenés chercheurs de pierre philosophale et de transmutation de métaux précieux, tous ces prôneurs de science hermétique et d'alchimie, s'ils revenaient au monde, pour assister au spectacle magique des découvertes sérieuses et authentiques d'un des plus grands sorciers et de tant d'autres de notre savante époque? On voit bien, pour finir par une pensée humoristique,

*Passant du grave au doux, du plaisant au sévère,*

que le célèbre hétérogéniste de la capitale de la Normandie habite un paradis, le paradis du sortilége, où certes il ne manque pas de pommes non plus, comme dans le vrai paradis des saintes écritures!

Or donc, pour arriver définitivement à ma singulière aventure, après tant de détours forcés, qu'on ne peut cependant pas taxer d'école buissonnière, je dirai que, me trouvant par hasard à la pêcherie d'Alger, — il y a de cela environ 12 ans, — l'idée me vint d'acheter, dans le but louable de tenter une toute petite expérimentation de ma façon sur la génération spontanée, quelques *Crabes, Langoustes* et *Homards*, dont le prix modéré ne devait pas entraîner ma ruine.

Tout le monde connaît mieux que moi, ou du moins aussi bien, le galbe de ces animaux marins, dont certaines espèces sont fort laides et quelques-unes même repoussantes par leurs formes imprévues, hétéroclites et bizarres. Il est donc souverainement inutile de les caractériser par une diagnose quelconque, si ce n'est d'ajouter que ces habitants des eaux, qui, pour la plu-

Numérisé par Google

part, de verts, gris, jaunâtres ou chinés qu'ils étaient de leur vivant, deviennent rouges à la cuisson, à l'instar des Ecrevisses de nos rivières, sont des *Invertébrés*, se rattachant zoologiquement aux *Entomozoaires* ou *Annelés*, prenant place, dans la classification du règne animal, après les *Insectes* proprement dits, à la suite des *Myriapodes* et des *Arachnides*.

Du reste, ces malheureux Crustacés, ces grotesques productions de l'Océan, à la marche lourde, oblique ou rétrograde, qui sembleraient apocryphes, ou apocalyptiques, si l'on n'en avait que des gravures et non des spécimens grimaçants et grouillants sous les yeux, dans tous les ports de mer, ne jouent qu'un rôle secondaire et inerte dans cette circonstance ; il est donc rationnel de ne pas attirer sur eux des regards trop prolongés; d'autant plus, je le répète, qu'ils ne sont que le champ de l'expérimentation dont il s'agit, des comparses d'autant plus muets qu'il faut qu'ils soient morts et bien morts, et que de plus ils sont généralement d'une laideur qui prête à l'hilarité, à force d'être fantastique, avec leurs carapaces bossues, épineuses, ou légèrement poilues, leurs grosses pattes, et surtout leurs yeux bêtes articulés, s'agitant en sens contraire, et ressemblant par la forme à des glands de chêne, ou à de certains cryptogames côniques, noués, défectueux, difformes ; le tout faisant penser au crayon capricieux de Grandville, à la plume artistement pittoresque et à facettes de Théophile Gautier, dans *Albertus*, ou bien encore à celle si souverainement étincelante de Victor Hugo, dans certain passage de la grotte des Douves des *Travailleurs de la mer*.

Numérisé par Google

Voici donc l'usage insolite que je fis de mon acquisition, c'est-à-dire de mes infortunés Crustacés.

Rentré chez moi, j'avisai une boite à cigares dont je m'emparai, assez spacieuse pour que ce récipient pût contenir intégralement toute la cargaison marine dont je viens d'ébaucher le portrait avec une plus ou moins heureuse ressemblance. Je me rendis alors dans la maison — (rue Sainte) — où j'avais l'habitude de prendre mes repas; là, je priai l'hôtesse d'avoir l'obligeance de faire cuire mes bêtes, sans aucune espèce de condiment, sans sel ni poivre, purement et simplement dans l'eau, ce qu'elle s'empressa de faire. Mes Crabes et leurs acolytes étant suffisamment couleur coquelicot, alors je les empoignai, l'un après l'autre, tout ruisselants d'eau bouillante qu'ils étaient, pouvant à peine les tenir, à cause du calorique outré qu'ils dégageaient, et je les fourrai ainsi incontinent dans la boîte, qui avait été préalablement examinée et essuyée avec soin, intérieurement et extérieurement. Je ne me contentai pas de fermer cette boîte, séance tenante, au moyen de son léger couvercle, j'eus de plus la précaution prudentissime de coller des bandes de papier sur toutes les jointures, pour être bien sûr qu'elle était hermétiquemement fermée, et que l'intérieur était sans contact possible avec l'air extérieur... Bien! très-bien!.. Alors, je plaçai soigneusement ladite boîte dans le tiroir d'un meuble, et je la laissai reposer paisiblement en cet endroit pendant 12 à 15 jours... Je l'avais même un peu oubliée, lorsque, un beau matin, en cherchant je ne sais quel objet, j'aperçus le cercueil de mes Langoustes, ma boîte, en un mot, et je me dis *in*

Numérisé par Google

*petto*: Voyons un peu ce que mes pauvres Crustacés sont devenus, depuis qu'ils sont ensevelis là-dedans? Je détachai donc, en songeant involontairement aux momies des anciens sarcophages de la grande pyramide de Ghiseh, construite par Chéops; je détachai les bandelettes de papier, toujours parfaitement collées, et j'ouvris la boîte... Ce que je vis alors, bien que je fusse dans la vieille *Icosium* des Romains, l'*El-Djésaïr* des Arabes, l'*Argel* des Espagnols, et non dans l'antique Egypte, près de Memphis, me jeta dans la plus indicible stupeur; et il y avait de quoi! La boîte-sépulcre était jonchée de *Larves*, de *Chrysalides* et d'*Insectes parfaits* de la grosse *Mouche bleue*, de la *Mouche à viande* enfin!... Quelques-uns de ces insectes étaient déjà morts, d'autres parfaitement en vie, ou en cours de transformation, et ne demandaient qu'à sortir de leurs catacombes, pour aller respirer l'air, le vrai et le bon air, l'air du bon Dieu, qui appartient aussi bien aux Mouches bleues qu'à tout le monde!...

Ah! par exemple, me dis-je en moi-même, je ne crois certainement pas à la génération spontanée, dans des conditions semblables; ceci est bon tout au plus pour des *Vibrions* et des *Volvox*, et nous sommes trop loin de ce petit monde invisible, qui peut se permettre bien des excentricités, justement parce qu'il est extra-microscopique. Mais ce qui m'arrive là est néanmoins un peu fort et un peu violent!...

Je n'ai pas eu la curiosité de conserver deux ou trois de ces fameux *Diptères*, qui n'ont du reste rien de remarquable, pas plus que leurs cocons, et qui sont peut-être, mais je ne saurais l'affirmer, la même espèce que les

Numérisé par Google

Mouches de France qui s'abattent également avec volupté sur les corps en putréfaction, et dont l'appellation générique et spécifique est, je crois, la *Musca vomitoria* (Linné), qui appartient à la famille des *Athéricères* et à la tribu des *Muscides*; mais tous ces noms entomologiques n'ont absolument aucun rapport avec mon récit, et sont par conséquent ici sans importance.

Je crois devoir ajouter, selon toutes les règles de la plus stricte équité, et afin de ne pas exciter la jalousie de la nombreuse descendance de ces Mouches nécrophiles, relativement au facies que j'ai esquissé à grands traits des Crustacés qui ont servi de berceau et de pâture à leurs ancêtres, que ce sont de fort jolies petites bêtes, vives, joyeuses, accortes, coquettes et bruyantes, dont les ailes diaphanes et nerveuses ont de charmants et chatoyants reflets, dont le thorax est noir, l'abdomen d'un bleu métallique luisant et changeant, avec des raies noirâtres, passant alternativement, à la loupe, du blanc à l'indigo, et qui n'ont certainement rien, dans leur gracieux extérieur, qui rappelle le vilain métier qu'elles font; métier fort utile, après tout, et qu'il faut plutôt admirer que blâmer, car ces mouches sont appelées, concurremment avec une foule d'autres insectes, à faire disparaître de la surface du sol tous les corps en décomposition qui, sans leur précieux concours, finiraient par empester l'air de miasmes délétères et morbides. D'où il faut conclure avec sagesse que toutes les combinaisons du grand laboratoire de la nature sont admirables et parfaites; qu'on y sent la présence et la direction constantes du Créateur infaillible de toutes choses!

Numérisé par Google

Je communiquai ma superbe expérience, si imprévue, — *Audaces fortuna juvat* — à un de mes meilleurs amis, M. le docteur Couturier, qui est mort bien malheureusement, à l'entrée du désert algérien, des suites certaines et inexorables de sa mauvaise santé, et qui avait eu le courage surhumain, malgré cela, tout phthisique qu'il était, d'entreprendre, au compte du gouvernement de la colonie, qui lui avait fait une modique subvention, un voyage scientifique excessivement difficile, pour ne pas dire impossible à mettre à exécution, même pour qui eût été bien portant. Cette exploration à travers le Sahara et le Soudan, — entreprise noble et grande ! — avait pour but principal de découvrir les sources réelles du Niger, en passant par Tombouctou, la célèbre ville du Grand-Désert presque inconnue encore des Européens, en compagnie de quelques *Touareg* qui étaient venus à Alger. L'entreprenant et hardi voyageur devait se rapatrier ensuite, en traversant tout le Sénégal, et en regagnant par mer nos possessions françaises du nord de l'Afrique, d'où il était parti. . . .

Je me plais à rendre cet hommage posthume et sincère de bon souvenir à la mémoire de ce jeune savant, grand de cœur et de caractère, d'une affectueuse simplicité, d'une modestie qui est souvent l'apanage du vrai mérite, d'une droiture et d'une courtoisie chevaleresques, avec qui j'eus l'avantage on ne peut plus flatteur d'être lié d'amitié ; qui avait, s'il eût possédé la santé, toutes les connaissances et l'énergie nécessaires pour obtenir les meilleurs résultats de cette entreprise grandiose, mais dont la mort prématurée, funeste et déplorablement



Numérisé par Google

triste, qui a eu lieu au milieu des sables, à peu de distance du poste de Géryville, est venue m'affecter douloureusement, pendant que j'étais en Crimée (1).

Couturier ne put, comme je le faisais du reste moi-même, expliquer le fait de l'apparition inattendue de mes Mouches dans le corps des Crustacés, que par le contact d'un de ces insectes à deux ailes, qui y aurait déposé des œufs. Mais comment, de quelle manière cette ponte aussi ténébreuse que miraculeuse a-t-elle pu s'effectuer? Là était le nœud gordien, la difficulté d'une explication solide et irréfutable, après toutes les précautions que j'avais prises pour mettre mes Crabes à l'abri d'une telle éventualité, et d'une victoire si glorieuse de la part des Mouches.

Voilà ce que j'avais à dire, relativement à cette expérience, si trompeuse et si invraisemblable, au sujet de laquelle, surtout avec toutes les citations péremptoires que j'ai faites sur la génération spontanée, et qui sont pour moi une égide derrière laquelle je m'abrite, je ne puis donner une solution complètement satisfaisante.

Cependant, je ne veux pas avoir le malheur de termi-

(1) M. A. Bourget, directeur du journal l'*Akhbar*, à la date du 27 janvier 1856, aux *faits divers*, s'exprime ainsi :

« M. Couturier, docteur en médecine, qui a collaboré plusieurs fois » à notre rédaction, vient de partir pour l'intérieur de l'Afrique, en » compagnie des *Touareg*. Un Européen, ancien spahis, très-fort dans » l'usage de la langue arabe, est parti avec lui. Les connaissances va- » riées du jeune voyageur permettent d'espérer que la longue et pé- » rilleuse excursion qu'il vient d'entreprendre aura d'heureux résultats « pour la science. »

Numérisé par Google

ner cet épisode par une grosse hérésie contre la science, *jeter ma langue aux chiens*, comme on dit ; je ne veux pas laisser planer sur mes croyances l'apparence même d'un doute, relativement à l'apparition de mes Mouches, chose surprenante, à la vérité, mais plaisante après tout, et inacceptable. Si je ne puis pas expliquer le fait *de visu*, je puis affirmer néanmoins, de la manière la plus formelle, que bien certainement il y a eu une mouche malencontreuse qui aura déposé des œufs, soit sur une antenne de Langouste, partie fort ténue, plus prompte à se refroidir que le corps de l'animal, soit sur l'extrémité d'une patte, soit ailleurs ; ou même qu'un commencement de ponte, si minime et interrompu qu'il ait été, a pu avoir lieu furtivement contre une des parois de la boite, où reposaient les Crustacés, au moment précis où j'allais la fermer, sans que j'aie eu la moindre perception de ce coup de théâtre, rapide comme la foudre, et dont indubitablement, j'aurai été dupe. Enfin, quoi qu'il en soit, il n'est pas permis d'envisager cette fatale expérimentation autrement que comme une amère dérision, une complète mystification pour l'expérimentateur. Il y a eu, évidemment, après la réussite merveilleusement adroite et rusée de la Mouche qui a commis cette duperie, au moins une génération de cet insecte dans la boite.

Bien que l'on soit toujours à se poser cette sempiternelle, paradoxale et embarrassante interrogation, à savoir : si, dans l'origine des choses, c'est la poule qui a précédé l'œuf, ou l'œuf qui a précédé la poule ? nous n'en sommes plus à l'origine nébuleuse des choses ; et il n'est plus possible aujourd'hui d'admettre la naissance

Numérisé par Google